

Rien n'est plus important que de tout douter.

Le concept d'*histoire* chez Charles Seignobos

Mémoire de maîtrise
Noora Maja
Université de Tampere
Institut des études de langues, littérature et traduction
Langue française
Décembre 2011

Tampereen yliopisto
Ranskan kieli
Kieli-, käänös- ja kirjallisuustieteiden yksikkö

MAJA, NOORA: Rien n'est plus important que de tout douter. Le concept d'*histoire* chez Charles Seignobos.

Pro gradu –tutkielma, 68 sivua
Syksy 2011

Historiankirjoituksen tavoitteena on menneiden tapahtumien mahdollisimman todenmukainen kuvaus. Tässä Pro gradu –tutkielmassa tutkimme 1800-luvun lopun ranskalaisen historioitsijan, Charles Seignobos'n (1854 – 1942) historian käsitettä ja sitä, miten hän käsittää historian tieteenä ja miten se hänen mielestään eroaa muista tieteistä. Teoreettisena viitekehyksenä on käsittehistoria, josta voidaan käyttää myös termiä historiallinen semantiikka. Perehdymme myös historiantutkimukseen ja käsittehistoriaan yleisesti sekä historia-käsitteen syntyyn. Tarkoituksena on tutkia Seignobos'n historia-käsitettä vertaamalla sitä hänen kolmen teoksensa pohjalta 1700- ja 1800-lukujen tietosanakirjojen historia-teksteihin sekä tutkimalla myös, miten 1800-luvun konteksti vaikuttaa Seignobos'n tapaan tehdä historiantutkimusta. Tietosanakirjoista saamme käsityksen siitä, miten historia oli yleisesti ymmärretty. Seignobos'n historia-käsitteen sitominen tiettyyn aikaan ja paikkaan on tärkeää, sillä käsitteet voivat saada eri merkityksiä eri konteksteissa.

Historia voi käsitteenä ranskaksi tarkoittaa sekä historiaa tieteenä että tapahtumien kuvausta, tarinaa. Tämän vuoksi on tärkeää, että tätä käsitettä tarkastellaan aina tietyssä kontekstissa ja että konteksti määritellään tarkkaan ennen kuin käsitettä tulkitaan. 1800-luku oli yhteiskunnallisen ja taloudellisen kehityksen ja edistyksen aikaa. Historia tieteenalana haki vielä paikkaansa muiden tieteiden joukossa. Tutkimuksemme kannalta tärkein huomioonotettava ajatussuunta on positivismi, jonka perustajan Auguste Comten (1798-1857) mukaan tieteen kriteerinä voidaan pitää universaaleja lakeja, jotka ovat voimassa aina ja kaikkialla. Näitä universaaleja väittämiä voidaan käyttää luonnontieteissä.

Tutkimuksessa käy ilmi, että historiantutkimuksessa Seignobos arvostaa suuresti historiallista totuutta. Tärkeintä on pyrkiä kuvaamaan menneitä aikoja rehellisesti vaikka se tarkoittaisikin sitä, ettei kaikkea voida kuvata. Historiankuvauksen ei tulisi palvella esimerkiksi aatetta, valtiota tai uskontoa vaan siinä pitäisi pyrkiä tieteelliseen ja objektiiviseen totuuteen. Seignobos'n historiakäsityksessä painottuvat totuuden lisäksi myös syy-seuraussuhteet, hänen ajalleen tyypillinen edistysajattelu sekä positivismi, jonka kriteereistä Seignobos sanoutuu irti. Seignobos'n mielestä historiaa ei voida tutkia luonnontieteiden menetelmin sillä ihmisten toiminta on erilaista eri ajassa ja paikassa. Seignobos painottaa myös lähteiden kriittistä analysointia: jokaista lähdettä on epäiltävä kunnes se voidaan todistaa todeksi. Seignobos puolusti historiaa tieteenä niitä vastaan, joiden mielestä historiantutkimuksen menetelmät eivät olleet tarpeeksi tieteellisiä.

Asiasanat: käsittehistoria, historia-käsite, lähdekriittisyys, Charles Seignobos

TABLE DES MATIÈRES

1. Introduction	1
1.1. Méthode : combinaison de science historique et d’histoire des concepts	2
1.2. Corpus : présentation des encyclopédies et des ouvrages de Seignobos	3
2. Notion d’ <i>histoire</i>	5
2.1. Sources historiques	6
2.2. Historien et ses influences	7
2.3. Explication historique.....	9
3. Concepts	11
3.1. Différents types de concepts.....	11
3.2. Concepts dans l’histoire.....	12
3.3. Histoire des concepts	13
4. Etude du contexte historique et des encyclopédies	15
4.1. Contexte historique.....	17
4.2. Positivisme – l’air du temps	19
4.3. <i>Encyclopédie de Diderot et d’Alembert (1765)</i>	20
4.3.1. Sources et leur critique.....	21
4.3.2. Thèmes chez Voltaire	22
4.4. Classification des sciences.....	25
4.5. <i>Emile Littré : Dictionnaire de la langue française (1886)</i>	26
4.5.1. Significations du mot histoire selon Littré	27
4.5.2. Vérité historique dans l’article de Littré	29
4.5.3. Science historique selon Littré	30
5. Monde de Seignobos	32
5.1. <i>Introduction aux études historiques (1899)</i>	33
5.1.1. Seignobos et l’aspect critique de l’histoire	34
5.1.1.1. Questionnaire des causes d’incorrection	34
5.1.1.2. Raisons d’erreurs.....	35
5.1.1.3. Questionnaire des faits probablement exacts	36
5.1.2. Sources historiques selon Seignobos	37
5.1.3. Construction historique des faits.....	38
5.1.3.1. Questionnaire de la construction historique	39
5.1.4. Histoire comme science ?	40

5.1.5. De la description historique	42
5.1.5.1. Moyens de la description.....	42
5.1.6. Ouvrages historiques.....	45
5.2. <i>Histoire de la civilisation ancienne (1910)</i>	46
5.2.1. Thèmes abordés	48
5.2.2. Analyse du chapitre « Les Empereurs ».....	49
5.3. <i>Histoire sincère de la nation française : essai d'une histoire de l'évolution du peuple français (1933)</i>	51
5.3.1. Thèmes abordés	54
5.3.2. Analyse du chapitre « La République démocratique parlementaire ».....	55
6. Conclusion.....	57
6.1. Critères de science chez Seignobos	58
6.2. Critique « seignobonienne » des sources.....	61
6.3. Construction des ouvrages historiques de Seignobos.....	63
6.4. Description de l'histoire	64
Bibliographie	67

1. Introduction

Les historiens ont des façons différentes d'appréhender les grandes lignes de l'histoire de l'humanité. L'histoire est vue différemment selon l'époque, la communauté culturelle ou la discipline scientifique. Dans le présent travail nous analyserons un point de vue, celui d'un historien français du XIX^e siècle, Charles Seignobos.

Seignobos est né en 1854 à Lamastre en Ardèche et il est mort en 1942 donc durant la Seconde Guerre mondiale, à Ploubazlanec en Bretagne. Il étudia l'histoire à l'École Normale Supérieure et il passa ensuite deux ans en Allemagne en tant qu'étudiant. De retour en France, il travailla comme maître de conférences à l'Université de Dijon et comme professeur aux écoles HEI-HEP (les Écoles des Hautes Études Internationales et Politiques). Il soutint sa thèse de doctorat en 1881 et fut ensuite nommé à la Sorbonne dans les années 1880. Ses ouvrages principaux sont *Introduction aux études historiques* (1899), *La méthode historique appliquée aux sciences sociales* (1901), *Histoire sincère de la Nation française* (1933), *Études de politique et d'histoire* (1934).

L'objet de cette étude est de voir comment Charles Seignobos a défini l'*histoire* et comment il a compris la *science historique*. L'œuvre de Seignobos sera étudiée dans le cadre théorique de l'*histoire des concepts*.

Nous ferons notre étude à l'aide des remarques de la recherche historique en général et de l'histoire des concepts. Dans ce mémoire de maîtrise, le mot *histoire* sera vu comme un concept qui reçoit différentes significations selon différents contextes, temps et lieux. Nous examinerons aussi la notion de *concept* de plus près, parce que cela montre bien comment les significations d'un mot changent : le mot *histoire* peut tantôt être vu comme un concept majeur regroupant toute la science concernant le passé, tantôt seulement comme l'opinion d'un seul historien.

Selon Reinhart Koselleck (2002 : x), historien allemand travaillant dans le domaine de l'histoire des concepts, il est important de faire la différence entre la temporalité naturelle et la temporalité historique pour pouvoir comprendre le rôle qu'a joué le concept d'*histoire* sur l'identité de l'Europe moderne. Ce n'est que durant les années 1750-1850 que la société européenne a commencé à penser et à agir comme si elle existait en histoire, que l'*historicité* pris la signification d'existence dans le monde marqué par une expérience de temporalité (*id.* : x-xi). Le mot *histoire* comprenait tout

ce qui se passait dans la réalité sociale qui éprouvait des changements différents de ceux de la nature. Les changements historiques étaient différents des changements naturels, on comprenait que le temps historique pouvait être en même temps « fait » et « subi » alors que la temporalité naturelle était quelque chose d'homogène et ne pouvait pas influencer sur elle même. (*id.* : xi)

Nous étudierons d'abord la notion générale d'*histoire* dans les encyclopédies d'aujourd'hui, nous verrons ensuite ses significations dans les encyclopédies du XVIII^e et XIX^e siècles, puis nous comparerons ces significations avec celles trouvées dans les ouvrages de Seignobos. L'hypothèse de notre travail est que Seignobos prend plus en considération la critique des sources que ses contemporains : ce serait ce qui caractérise le mieux sa conception de l'histoire.

1.1. Méthode : mélange de l'étude de la science historique et de l'histoire des concepts

L'historien finlandais, Heikki Kirkinen (1987 : 154), constate qu'en science historique nous n'avons pas de théories aussi justifiées (d'une manière fiable) ou largement acceptées que dans les sciences naturelles. Selon lui, l'objet de l'histoire est quelque chose de plus complexe que celui du monde physique, l'homme et l'histoire étant des phénomènes uniques et des entités compliquées.

Dans la recherche historique, le mot *méthode* signifie un mode d'action systématique avec lequel il est possible de résoudre des problèmes et de créer de l'information. La méthode de base de la recherche historique est l'évaluation critique et systématique des sources, et la composition des réponses sur la base des questions posées aux sources. (Kirkinen 1987 : 41) Dans notre étude, nous prendrons en considération le monde et le contexte de Seignobos, tout son cadre spatio-temporel, en somme, tout ce qui a eu un effet sur sa conception de l'histoire. Pour ce faire nous allons également examiner les sources que Seignobos a utilisées.

L'interprétation des faits à l'aide de l'analyse du sens et de la catégorisation des phénomènes pour aboutir à des conclusions plus larges sont typiques pour cette méthode d'étudier l'histoire (Kirkinen 1987 : 41). La méthode analytique est également une approche utile parce qu'elle permet de traiter un problème en le divisant en plus petites

parties, en expliquant la relation entre la totalité et ses parties, et en formant la structure du problème (*ibid.*). Nous utiliserons cette approche analytique pour voir tous les aspects du concept de l'*histoire* de Seignobos.

La méthode utilisée dans ce mémoire de maîtrise est une combinaison de la méthode traditionnelle de l'étude historique et celle de l'histoire des concepts. Travailler avec l'histoire des concepts, c'est d'étudier les changements sémantiques sans oublier le contexte sociologique. Jacques Guilhaumou, l'historien français, remarque qu'il faut prendre en considération également la *culture rhétorique* de la période en question (Guilhaumou 2001 : 691).

La langue est un élément d'un haut intérêt dans lequel le concept évolue, parce qu'en même temps que nous l'utilisons, nous construisons la réalité avec les mots. Les concepts sont des produits de changements dans différents domaines de la vie : changements politiques, sociaux, culturels. (Hyvärinen 2003 : 10) La langue utilisée par l'historien a de l'importance. Dans son ouvrage intitulé *Introduction aux études historiques* (1899 : 230), Seignobos constate qu'« une langue ferme et précise est un instrument indispensable ; il n'y a pas d'historien complet sans une bonne langue. » Il estime que l'historien n'a pas le droit de mal écrire. Il doit prêter attention à la complexité des phénomènes qu'il est en train de décrire. (*id.* : 273)

1.2. Corpus : présentation des encyclopédies et des ouvrages de Seignobos

Le corpus du travail est composé, d'une part d'encyclopédies, qui donnent un aperçu général du concept d'*histoire*, et d'autre part de l'œuvre de Charles Seignobos qui traduit et met en application ce concept dans un contexte concret. Le corpus proprement dit est constitué de deux encyclopédies, l'une du XVIII^e siècle et l'autre du XIX^e siècle, ainsi que de trois ouvrages de Charles Seignobos. Il est important d'analyser le concept d'*histoire* dans les encyclopédies les plus connues de ce temps pour connaître la signification de ce concept alors. Mais il est aussi nécessaire de traiter rapidement le sens moderne de l'*histoire* avec deux encyclopédies contemporaines pour connaître les significations utilisées encore pendant nos jours. Nous examinons ce concept à l'aide du *Trésor de la langue française - Dictionnaire de la langue française du XIX^e siècle et du XX^e siècle (1789-1960)* et du *Petit Robert* (2001).

Nous verrons d'abord comment les encyclopédies qui précèdent la période de Seignobos ont défini le concept d'*histoire*. Elles donnent un point de départ à l'interprétation. La première encyclopédie observée est celle de Diderot et d'Alembert (1765) qui contient des articles par thème, et nous analyserons l'article de François-Marie Arouet (dit Voltaire) intitulé « Histoire ». Voltaire (1694 – 1778), le célèbre philosophe des Lumières, examine l'histoire par plusieurs thèmes intéressants : la classification de l'histoire, l'analyse des sources et l'utilité de l'histoire. Il traite aussi de la certitude et l'incertitude de l'histoire et nous présente des méthodes et le style requis d'après lui pour écrire l'histoire. La deuxième encyclopédie examinée est le *Dictionnaire de la langue française* (1885-1886) d'un philosophe français, Emile Littré (1801 – 1881). L'article de Littré est déjà plus semblable aux encyclopédies contemporaines avec sa forme structurée tandis que l'article de Voltaire est écrit avec un style libre et ressemble ainsi plutôt à une étude sur l'*histoire*.

Ensuite par l'analyse du concept d'*histoire* dans les ouvrages de Seignobos, nous verrons comment celui-ci se réalise dans un temps et un espace spécifique, dans le monde de Seignobos. Le premier ouvrage de Seignobos est un livre d'histoire écrit en collaboration avec un autre historien français, Charles-Victor Langlois (1863 – 1929), intitulé *Introduction aux études historiques* (1899). Il est destiné aux étudiants d'histoire à la Sorbonne. Cet ouvrage met très fortement l'accent sur les méthodes de la science historique. Le second ouvrage est une véritable description historique, *Histoire de la civilisation ancienne* (1910). Dans cet ouvrage Seignobos présente les événements essentiels de la civilisation ancienne jusqu'à l'Antiquité romaine. Et enfin le troisième ouvrage, *Histoire sincère de la nation française : essai d'une histoire de l'évolution du peuple français* (1933), a un intitulé symptomatique : il fait valoir l'aspiration à la sincérité chez Seignobos et sa volonté de présenter *une* histoire de l'évolution historique. Seignobos nous explique les événements passés sur le territoire de la France des temps préhistoriques jusqu'aux premières décennies du XX^e siècle.

Ces trois ouvrages de Seignobos sont différents en ce qui concerne leur fonction, mais ils nous renseignent tous sur la façon dont Seignobos a voulu présenter la notion d'*histoire* et la science historique. Ils montrent aussi comment le concept a évolué dans la pensée de Seignobos durant ces 30 années.

2. Notion d'*histoire*

Comment Seignobos veut-il expliquer l'histoire ? Nous expliquerons son approche en étudiant en premier lieu ses façons d'interpréter les événements du passé. L'historien finlandais, Heikki Kirkinen, explique que la méthode fondamentale de chaque historien est d'arriver à interpréter l'histoire en combinant les informations de sources différentes et en les analysant dans un contexte et un ensemble plus large. L'historien construit ensuite des séries d'événements en vertu de ces faits. Il est évident que le but principal est de rapporter le passé avec exactitude, mais comme Kirkinen le constate, cela n'est pas toujours facile. (Kirkinen 1987 : 34)

Il faut également prendre en considération le caractère *construit* de l'histoire et la question de *véridicité*. Est-ce que nous pouvons vraiment accéder à la réalité du passé ou est-ce qu'il s'agit toujours de constructions artificielles quand nous essayons de reconstruire le passé ? L'historien français, Paul Veyne étudie exactement les limites des données que les historiens peuvent trouver :

En aucun cas ce que les historiens appellent un événement n'est saisi directement et entièrement ; il l'est toujours incomplètement et latéralement, à travers des documents ou des témoignages, [--] à travers des traces (Veyne 1971 : 14).

En ce qui concerne la vérité historique, Veyne (1971 : 22) fait la remarque que l'historien ne se concentre pas sur la beauté ou rareté des faits, il tient à savoir ce qui s'est *vraiment* passé. Le critère que l'historien a pour les événements passés est qu'ils « ont réellement eu lieu ». Selon Veyne (*id.* : 23) « il n'existe pas de méthode de l'histoire parce que l'histoire n'a aucune exigence ». Il ajoute encore que « [l'histoire] ne cherche que la vérité, en quoi elle n'est pas la science, qui cherche la rigueur » (*id.* 24). Il est intéressant de voir comment Seignobos voit l'histoire, est-ce que, à son époque, l'histoire était vue comme une science ou pas ?

Selon *La Grande Encyclopédie*, l'histoire est une science qui s'attache à retracer l'évolution des sociétés, peuples et événements passés. Avant l'apparition de l'écriture, notre histoire n'était transmise qu'oralement à l'aide de la mémoire et des récits. L'approche historique est soit purement chronologique, soit elle met en avant les événements politiques, économiques, sociaux ou culturels. (*La Grande Encyclopédie, s.v. histoire*).

En ce qui concerne l'histoire des concepts, ces entités abstraites reconstruites à l'aide des sources ne correspondent que partiellement à la réalité du passé. Lorsque l'on interprète et relie les informations pour former des visions d'ensemble, il y a risque de nombreuses erreurs, d'autant plus que les sources sont presque toujours seulement des fragments de ce qui s'est réellement passé. (Kirkinen 1987 : 35)

Il faut comprendre la différence entre les événements historiques et le langage utilisé pour les représenter. Cette connaissance aide dans la critique des sources. (Koselleck 2002 : xiii). Koselleck continue en notant que le concept d'*histoire* contient un concept de la connaissance historique qui est toujours provisoire et prêt à être révisé (Koselleck 2002 : xiv).

Dans ce chapitre, nous nous concentrerons sur la science historique d'un point de vue très général, nous nous interrogerons sur les façons d'étudier le monde passé et les façons de savoir comment l'historien fait son travail concret. Nous verrons également quels sont les pouvoirs qui influencent le travail de l'historien.

2.1. Sources historiques

Dans ce sous-chapitre, nous examinerons le pouvoir des sources. Comment recevons-nous de l'information ? La recherche historique est basée sur l'observation des traces de l'action humaine (Kirkinen 1987 : 29). La base des méthodes scientifiques est la critique des sources, c'est-à-dire l'évaluation de leur qualité et de leur valeur de vérité. Le résultat de ce travail est très différent selon l'intention, l'emploi et le but de chaque historien qui les utilise. La manière d'utiliser les sources a une signification essentielle en ce qui concerne la fiabilité des conclusions de l'historien. (*ibid.*)

La valeur d'une source est évaluée de plusieurs points de vue. Est-ce que la source est authentique et originale, une copie, voire un faux ? Quand, où, pour et par qui cette source a été créée ? (Kirkinen 1987 : 29) Il est également important de considérer davantage la force d'une source. Pourquoi un texte, une lettre ou un document a-t-il été écrit ? Quelle est sa fonction ? Ce qui est clair, c'est que chaque texte a sa propre fonction en son temps. La compétence et l'intérêt personnel de l'auteur doivent être analysés. Que sait-il et quel a été son but : essayer de présenter la vérité, ou de la colorier, de la déformer ? Des facteurs humains très variés peuvent modifier le contenu de la source interprétée par quelqu'un : par exemple le chercheur peut seulement vouloir

tirer profit de sa recherche ou insulter ses opposants. La volonté de servir une religion ou une idéologie peut changer la vérité. Quelquefois l'historien peut croire lui-même qu'il est objectif, mais en réalité, c'est son engagement religieux ou idéologique qui l'oriente. (*id.* : 30) Selon Guilhaumou (2001 : 698) « la connaissance objective des réalités historiques relève d'un processus permanent de comparaison et de critique entre les différentes « théories » tant des acteurs de l'histoire que des principaux tenants de l'historiographie ».

Un point notable est également l'étude soigneuse des sources. En étudiant le passé, la possibilité d'erreurs est grande et un historien compétent est exact en ce qui concerne la critique des sources. Un autre point important est l'expertise de l'historien, ses connaissances méthodiques : comment il connaît et utilise la source, combien d'information il peut y trouver. Il est donc nécessaire de savoir évaluer correctement l'importance de la source, en ce qui concerne sa forme et son contenu. (Kirkinen 1987 : 30)

En ce qui concerne la disponibilité des sources, il faut noter que quelquefois on utilise le témoignage d'une seule personne pour constater qu'un événement a vraiment eu lieu. Il est aussi problématique de travailler sur une période pour laquelle on a beaucoup de sources : Kirkinen (1987 : 111) note que si l'historien se contente de comparer seulement le contenu du développement historique, il oublie une importante partie de l'objectivité, car souvent la documentation est immense et l'historien choisit seulement une partie convenable des événements à l'appui de son hypothèse.

2.2. Historien et ses influences

Parfois l'historien peut être « contrôlé » soit par une religion, soit par une idéologie. La personnalité et les connaissances préalables de l'historien sont des facteurs subjectifs, qui peuvent se transmettre également sous forme d'imperfections et d'erreurs dans les résultats de la recherche. L'historien fait partie d'une civilisation et d'un peuple, ce qui ensuite se reflète dans les différences des points de vue et des façons d'interpréter les faits constatés chez les chercheurs de différents continents. La formation et l'éducation de l'historien peuvent orienter ses connaissances et talents jusqu'au point d'influencer inconsciemment son attitude et ses résultats. Même un courant de pensée ou une école est susceptible d'apporter de la subjectivité. (Kirkinen 1987 : 30) Cette dernière

remarque concernant les courants de pensée historiques est ce qui nous intéresse dans cette étude.

Le courant de pensée régnant à l'époque de Seignobos était le positivisme (cf. chapitre 4.2.) L'idée principale du positivisme est de construire des propositions universelles dans toutes les sciences, c'est-à-dire établir des propositions sous forme de lois valides toujours et partout. L'autre courant qui a influencé la science historique au XIX^e siècle, était le nationalisme. Or, Seignobos et Langlois (1899 : 288) notent que :

[O]n renonce aussi à employer l'histoire pour exalter le patriotisme ou le loyalisme comme en Allemagne ; on sent ce qu'il y aurait d'illogique à tirer d'une même science des applications opposées suivant les pays ou les partis ; ce serait inviter chaque peuple à mutiler, sinon à altérer, l'histoire dans le sens de ses préférences.

Dans cette citation, ces historiens utilisent les mots comme *employer histoire*, *mutiler*, *altérer*, *préférence*. L'*histoire* est vue comme un moyen, afin d'atteindre un but. Seignobos et Langlois ne voulaient pas utiliser la science historique pour atteindre leurs propres objectifs. La subjectivité de l'historien peut induire à des interprétations erronées. Les moyens positivistes ou nationalistes peuvent être vus comme une sorte de subjectivité parce qu'ainsi l'historien construit de l'histoire selon les limitations des lois universelles ou selon des motifs politiques. Pourtant l'histoire ne peut pas être forcée à obéir à une idéologie car il faut se rappeler que les événements historiques sont toujours liés à un certain temps et espace. Ces événements ne peuvent pas être modifiés pour correspondre aux autres événements passés vus similaires par les lois positivistes.

Pendant différentes périodes du passé et dans différentes circonstances, les états et les sociétés ont adopté une certaine idée de l'homme, de la société et une conception particulière de l'histoire (Kirkinen 1987 : 44). La conception de l'histoire s'associe largement à la conception de l'homme, parce que fondamentalement l'histoire s'intéresse surtout à la vie et aux actions de l'homme du passé. Les conceptions de l'homme sont également assez hétérogènes dans différentes communautés culturelles et cela se reflète dans les conceptions de l'histoire. (*id.* : 154)

2.3. Explication historique

Deux questions capitales pour l'histoire en tant que science sont les suivantes : comment en sommes-nous arrivés ici ? Qu'est-ce que cela signifie ? En examinant l'histoire, il ne suffit pas de décrire les phénomènes passés avec exactitude et d'une manière fiable, mais il faut aussi prendre en considération les relations entre différents événements, les caractéristiques du progrès et tout son développement. Il faudrait encore expliquer pourquoi le passé est tel qu'il est, et ce que cela signifie pour le présent et le futur. (Kirkinen 1987 : 36)

Le processus de la recherche historique doit tenir compte de différents facteurs en cherchant à expliquer des faits passés. Par exemple la géographie, la politique, les conditions économiques et psychologiques ont toutes une place importante dans la recherche. (*La Grande Encyclopédie, s.v. histoire*) Avec ces interprétations pluridisciplinaires, l'histoire donne une valeur aux événements, et par des visions quelquefois subjectives ou discutables elle crée de nouvelles discussions. (*ibid.*)

Selon Veyne, l'histoire doit s'expliquer « car le moindre fait historique a un sens » (Veyne 1971 : 111). Veyne pense également que l'histoire n'est pas une science justement parce qu'elle reste toujours un récit ou « un roman vrai » qui s'organise avec une intrigue explicative (*id.* : 10 et 111). Selon lui, le but de l'explication historique est de « montrer le déroulement de l'intrigue, le faire comprendre » (*id.* : 111). Son idée est la suivante :

L'explication historique utilise [--] les connaissances professionnelles du diplomate, du militaire, de l'électeur, ou plutôt l'historien refait dans les documents l'apprentissage d'un diplomate ou d'un militaire d'autrefois ; elle utilise aussi, à l'état de traces, quelques vérités scientifiques, en matière économique et démographique principalement ; mais elle utilise surtout des vérités qui font tellement partie de notre savoir quotidien que point n'est besoin de les mentionner ni même les remarquer : le feu brûle, l'eau coule. (*id.* : 113)

Veyne continue encore (*id.* : 114) en disant que au lieu des lois, en histoire dominent également la liberté, le hasard, les causes et les fins. En somme : le récit historique choisit les moyens des toutes autres sciences qui lui sont convenables pour expliquer la

vérité des événements passés, car la vérité doit toujours rester le critère principal de la science historique.

Après avoir vu ce qui constitue le travail de l'historien, nous nous concentrerons sur l'étude des concepts. Il faut toujours situer un concept dans son cadre spatio-temporel et dans son contexte socio-historique précisément comme les événements historiques. Nous allons étudier le concept d'*histoire* à travers les méthodes de l'*histoire des concepts* en tenant compte des changements des relations entre ceux qui parlent, du moment où ils parlent, dans quel air du temps cette notion évolue, du lieu d'où ils parlent et de la façon dont ils parlent de l'histoire. Quels changements ont eu lieu entre ces relations, et quelle est leur signification ?

3. Concepts

Selon le Petit Robert, le mot *concept* (lat. *conceptus*, de *concipere* « recevoir ») signifie « la représentation mentale générale ou abstraite d'un objet ». Le concept *histoire* peut donc être vu comme une représentation de tout ce qui est considéré comme historique. « Pour qu'un mot devienne un concept, il faut qu'une pluralité des significations entre dans *ce seul* mot. » (Prost 1996 : 127). Un seul mot peut prendre la place de la notion principale. (*ibid.*) Par exemple, le mot *histoire* contient tout ce qui est histoire de France, histoire de la bourgeoisie, histoire politique, etc.

Chaque personne comprend le concept *histoire* différemment. Kari Palonen (2008 : 195 – 196) a étudié le concept *politique* et nous pouvons nous inspirer de son étude. Le concept *histoire* contient plusieurs significations, parce que l'histoire est tout ce qui est nommé histoire. Chaque jour quelqu'un peut donner au mot *histoire* une nouvelle signification ou nier la signification historique d'une chose normalement considérée comme historique.

Selon Koselleck (2002 : 47 - 48), le mot *histoire* contient aussi bien la réalité ressentie que sa connaissance scientifique. Selon Bevir (1999 : 36), un chercheur anglais, un concept est défini par ses différences avec les autres concepts. Cette relation avec autres concepts donne naissance à la signification sémantique. Il faut toujours spécifier comment le concept en question est utilisé et de quel aspect ou de quelle dimension l'objet est étudié. Plusieurs précisions sont possibles selon la méthode choisie. Quel est le champ sémantique utilisé autour de ce mot ? Comment le mot a été utilisé en général, ou comment quelqu'un a changé la signification ? (Palonen 2008 : 195-196)

3.1. Différents types de concepts

En analysant la réalité passée, l'historien se meut parmi deux types de concepts. Des concepts hérités du passé, c'est-à-dire les concepts trouvés dans les sources utilisées montrent, par exemple, les phénomènes ou les événements qui ont déjà un nom. Dans le cas contraire, l'historien peut avoir besoin de concepts reconstruits ultérieurement par lui-même, ou dans des catégories formées et définies *ex post*. (Koselleck 1990, cité d'après Prost 1996 : 126)

Le travail de l'historien doit toujours commencer par une vérification de la validité historique des concepts qu'il va utiliser pour la formulation de ses questions de recherche. C'est une tâche difficile parce que nous avons notre façon de penser « moderne » et notre société contemporaine, qui cachent toujours la réalité passée. Ici le risque d'anachronisme, c'est-à-dire de placer une idée contemporaine dans le passé, de devenir aveugle aux changements des significations ou des temps, est grand. (Prost 1996 : 127)

Il existe quand même des réalités historiques qui sont nommées seulement plus tard, des réalités qui n'ont pas encore de nom à l'époque historique. Par exemple la période nommée *Belle époque* ne l'était qu'après la guerre de 1914 (la *Belle époque* signifie les années avant la première guerre mondiale quand « tout était mieux » [Zetterberg : 813]). La conceptualisation des évolutions historiques est en général rare, même si notre société actuelle a tendance à tout analyser. (Prost 1996 : 128)

Il faut encore distinguer deux niveaux de concepts pour pouvoir examiner le mot *histoire*. Nous pouvons soit généraliser le concept de l'*histoire*, soit le préciser. Dans le premier cas, l'*histoire*, un concept très vague, obtient différentes significations, par exemple, selon le contexte et l'opinion de l'historien. Le deuxième cas est de considérer l'*histoire* comme un concept très précis et limité. (Prost 1996 : 128-129) Dans ce travail, nous considérerons le concept de l'*histoire* selon la première explication, parce que nous nous concentrerons sur une seule opinion dans un seul contexte.

3.2. Concepts dans l'histoire

L'histoire est divisible et elle peut être analysée d'innombrables manières. Prost rappelle qu' « un découpage du réel en domaines : économique, social, politique, culturel [...] est loin d'être neutre. C'est une façon de penser l'histoire. » (Prost 1996 : 130). Selon R. Koselleck (1990, cité d'après Prost 1996 : 132), les concepts sont « les concentrés d'une multitude de significations ». Comment donc pouvoir mélanger cette totalité historique et cette multitude de significations pour arriver à former une conception de ce que pense Seignobos de tout cela ? Il faut situer sa pensée par rapport à son contexte historique.

Les concepts forment un réseau, parce qu'ils doivent être utilisés ensemble. Sans contexte un concept reste abstrait. (Prost 1996 : 134) Un concept ne prend sens que si

nous parlons de ce concept dans un environnement qui comprend tous les concepts du même champ sémantique. Par exemple, si nous voulons que notre public comprenne le mot *fascisme*, il faut aussi qu'il connaisse les mots comme *démocratie*, *droits de l'homme*, *dictature* et *nation*. Selon Prost (1996 : 136), un champ sémantique signifie :

un ensemble de termes qui entretiennent les uns avec les autres des relations stables soit d'opposition, soit d'association ou de substitution. Les concepts qui sont en opposition pertinente présentent des traits symétriques contraires. Les concepts associés présentent les traits identiques, mais non en totalité.

Selon le *Trésor de la langue française - Dictionnaire de la langue française du XIX^e siècle et du XX^e siècle (1789-1960) (TLF)* le champ sémantique veut dire : « ensemble des mots, des notions se rapportant à un même domaine conceptuel ou psychologique ».

Dans notre étude sur le concept d'*histoire* de Seignobos nous allons étudier également les façons différentes dont il décrit et conceptualise les faits historiques et nous essayerons de grouper les mots qu'il a utilisés selon les champs sémantiques. Le contexte historique de son temps sera examiné dans le chapitre 4.1.

3.3. Histoire des concepts

L'histoire des concepts est plus une attitude ou une façon de poser des questions qu'une méthode claire. Hyvärinen et al. (2003 : 9) dressent une liste d'opérations à présenter aux sources et de procédés possibles pour demander et répondre selon les sources. L'histoire des concepts est en soi un concept historique et contextuel. Ce concept de *l'histoire des concepts* a été créé pour fonctionner dans un certain environnement intellectuel et historique, et y créer des changements. C'est une façon centrale de comprendre un changement linguistique dans le champ de la recherche sociologique. La langue aussi produit et change la réalité : tous les concepts d'une langue qui aident à analyser le monde sont contestables, car ce sont des produits de ces changements. (Hyvärinen et al. 2003 : 10)

Comment les concepts ont-ils été créés, et comment donnons-nous différentes significations aux concepts ? Le point de départ est que les concepts sont historiques et toujours contestés. C'est-à-dire qu'il est possible de toujours les redéfinir et de les utiliser de nouveau, mais les significations historiques restent toujours en arrière-plan.

(Hyvärinen et al. 2003 : 10) Nous ne demandons pas seulement « Le concept d'*histoire*, qu'est-ce que c'est ? », mais nous étudions également le temps et l'espace dans lesquels ce concept est utilisé. De quelle manière étaient les faits historiques présentés à l'époque de Seignobos et comment il les a présentés ?

Ce qui est commun aux différents courants de l'histoire des concepts, c'est qu'il faut prêter attention au côté historique de la langue. Cette façon de faire de la recherche donne la possibilité de poser les mêmes questions dites « éternelles » à chaque époque et à chaque philosophe étudié. (Hyvärinen et al. 2003 : 11)

Reinhard Koselleck a initié la *Begriffsgeschichte* : il s'agit d'examiner les histoires longues des concepts particuliers, tandis que Quentin Skinner se concentre sur des conflits rhétoriques et conceptuels ponctuels (Hyvärinen et al. 2003 : 11 - 12). Ces deux chercheurs sont des historiens importants travaillant sur les concepts. La thèse principale de Skinner est que les textes historiques, les paroles de leur époque, ne peuvent pas être compris sans connaître le mode de penser ou la situation politique et sociale de cette période en question. Sans connaître les conventions linguistiques du passé, nous ne pouvons pas savoir ce qui aurait pu être dit, ce qui aurait été normal et ce qui ne l'aurait pas été. Le contexte d'un ouvrage n'est jamais préparé auparavant, mais c'est quelque chose que l'historien doit créer. (*id.* : 12). Selon Koselleck, le concept est l'unité où l'action, les idées et les structures se croisent (*id.* : 12).

Après avoir traité les fondements de l'histoire des concepts et de leur signification sémantique nous pouvons voir comment tout cela s'applique à la recherche du mot *histoire* chez Seignobos. Nous commençons cette enquête par l'étude des encyclopédies et du contexte historique.

4. Etude du contexte historique et des encyclopédies

Il est intéressant de noter qu'en français, le mot *histoire* peut avoir également des sens assez divergents, *une belle histoire d'amour*, *histoire fantastique*, *histoires drôles*, etc. Le concept d'*histoire* reçoit plusieurs significations. Le champ sémantique autour de ce mot est vaste (pour la définition du *champ sémantique* : voir le chapitre 3.2.). Il est utile d'examiner ce concept à l'aide des différentes encyclopédies pour avoir des significations auxquelles nous pouvons ensuite comparer les opinions de Seignobos. Dans ce chapitre, nous présenterons les significations du mot *histoire* selon les encyclopédies du XVIII^e et XIX^e siècle, et ensuite nous les comparerons avec celles de Seignobos. Les encyclopédies présentent la conception dominante de cette notion à cette époque.

Commençons d'abord par examiner les définitions de l'histoire dans des encyclopédies actuelles. Ils nous donnent une première réflexion sur l'histoire d'un point de vue métathéorique. Selon le *Trésor de la langue française - Dictionnaire de la langue française du XIX^e siècle et du XX^e siècle (1789-1960) (TLF)*, le mot *histoire* a les significations suivantes :

A. L'histoire d'un point de vue collectif :

1. Recherche, connaissance, reconstruction du passé de l'humanité sous son aspect général ou sous des aspects particuliers, selon le lieu, l'époque, le point de vue choisi; ensemble des faits, déroulement de ce passé.

2. Évolution de l'humanité à travers son passé, son présent, son avenir. Partie du passé que l'on connaît par des documents écrits. Science qui étudie, relate de façon rigoureuse le passé de l'humanité; discipline scolaire, universitaire correspondante; leur contenu.

3. Évolution, passage par différentes phases d'un objet quelconque de connaissance; étude, description correspondante.

B. L'histoire d'un point de vue individuel :

1. Ensemble d'événements, évolution concernant une personne ou une chose.

2. Ce qui arrive à quelqu'un, ce qui le concerne en particulier; ce qui est fait par quelqu'un. Affaire, aventure, problème particulier. Affaire compliquée, difficile. Aventure amoureuse. Complications, ennuis, méchancetés faites par quelqu'un.

C. Récit concernant un fait historique ou ordinaire; narration d'événements fictifs ou non.

Le TLF a divisé la description du mot *histoire* en trois parties : premièrement *histoire* signifie la description de l'humanité d'un point de vue *collectif*. Nous pouvons regarder le passé soit en général, soit choisir un contexte spécial ou se concentrer sur l'évolution, le déroulement du passé. La deuxième partie est de comprendre le mot *histoire* comme quelque chose de *personnel*. Les événements traités peuvent être même des aventures amoureuses. La troisième façon de voir le mot *histoire* est de l'observer comme un *récit*. Ici le récit peut être compris soit comme véridique, soit comme fictif !

Le *Petit Robert* (2001) donne également différentes significations au concept d'*histoire* :

- I :
1. Connaissance et récit des événements du passé, des faits relatifs à l'évolution de l'humanité (d'un groupe social, d'une activité humaine), qui sont dignes ou jugés dignes de mémoire; les événements, les faits ainsi relatés. Récit d'un développement dans le temps.
 2. Étude scientifique d'une évolution, d'un passé; cette évolution.
 3. Ensemble des connaissances relatives à l'évolution, au passé de l'humanité; science et méthode permettant d'acquérir et de transmettre ces connaissances. L'évolution humaine considérée comme objet d'étude. Ensemble des connaissances relatives à l'évolution, au passé de l'humanité; science et méthode permettant d'acquérir et de transmettre ces connaissances; L'évolution humaine considérée comme objet d'étude.
 4. La mémoire des hommes, le jugement de la postérité. La vérité historique.
 5. La suite des événements qu'étudie l'histoire.
 6. Ensemble de facteurs historiques (opposé à nature, géographie).
 7. La période connue par des documents écrits, opposée aux périodes antérieures de l'évolution humaine.

8. Récit, écrit, livre d'histoire.

9. Récit, discours des historiens en tant que genre littéraire.

II : La partie des connaissances humaines, reposant sur l'observation et la description des faits, et dont l'acquisition met en jeu la mémoire, opposée à la philosophie, à la science (objets de raison), à la poésie, aux beaux-arts (objets d'imagination).

III : 1. Récit d'actions, d'événements réels ou imaginaires.

2. Histoire inventée, invraisemblable ou destinée à tromper, à mystifier.

3. Suite, succession d'événements concernant qqn ; Succession d'événements malencontreux, compliqués.

Cette description du Petit Robert est plus longue que celle de TLF. Cependant, nous voyons les mêmes thèmes dans les deux descriptions. Le Petit Robert mentionne également le mot *histoire* comme *récit* (imaginaire, fictif), mais aussi comme *évolution*, *étude scientifique*... Les nouvelles significations sont *connaissance*, *mémoire*, *vérité*. Le Petit Robert voit l'*histoire* comme une science qui repose sur « l'observation et la description des faits [--] opposée [--] à la science (objets de raison) ».

Pour pouvoir mieux comprendre le monde dans lequel vivait Seignobos, il est important de voir brièvement les circonstances politiques et sociales de l'Europe et de la France.

4.1. Contexte historique

Dans le cadre de la sémantique historique un concept sans contexte reste un mot abstrait (cf. chapitre 3.2.). La sémantique traite du sens des phrases dans l'abstraction alors que la pragmatique s'intéresse au sens dans leur contexte d'énonciation. Bevir (1999 : 37) s'inscrit dans le courant pragmatique en ce qu'il estime que les phrases isolées n'ont pas de signification. Leur signification sémantique dépend du contexte théorique dans lequel nous les utilisons. Nous devons comprendre les significations d'un mot dans une perspective historique pour pouvoir étudier l'histoire des idées (*id.* : 1).

Même si le découpage du réel est vu comme quelque chose d'artificiel (cf. chapitre 3.2.), la théorie de périodisation (diviser le passé en périodes) est nécessaire pour l'histoire conceptuelle. En même temps que nous prenons en considération le contexte, il

faut que nous choissions auparavant les conditions temporelles de nos concepts politiques et sociales pour pouvoir utiliser des sources (Koselleck 2002 : 4-5).

Il faut situer le concept en question dans son contexte spatio-temporel d'usage. En Europe, le XIX^e siècle et l'époque de Seignobos est une époque de grand progrès social et de développement industriel. La bourgeoisie a alors la possibilité de s'enrichir. Les nouvelles inventions scientifiques et la diffusion vigoureuse de la culture occidentale sur les autres continents font croire à la croissance et au développement continu du niveau de vie en Europe et aux États-Unis. Les contemporains de Seignobos croient que le développement s'identifie avec le progrès, avec l'amélioration des conditions de vie, et que ce développement est possible grâce à la raison, la science et la technologie. (Kirkinen 1987 : 77)

Le XIX^e siècle est le siècle de l'émergence des disciplines (Zetterberg 1988 : 757). Koselleck (2002 : 5-6) explique que durant les années 1750-1850 on commence à concevoir le temps historique différemment. Des concepts comme le *progrès* et le *développement* sont vus comme les représentants thématiques de cette nouvelle manière de traiter l'histoire. Ces mots signifiaient un changement dans la pensée et le temps historique pouvait être vu comme quelque chose de différent du temps naturel.

L'idée de Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831), philosophe allemand, de voir la réalité toujours en mouvement dans le temps s'est transmise aussi à la science historique. La nature humaine est alors vue comme quelque chose d'universel et capable de se transformer. Les hommes différent également les uns des autres. Hegel pense aussi que les phénomènes historiques sont uniques. Ses idées passèrent à l'étude de l'histoire et les historiens essayèrent de comprendre le passé tel qu'il avait vraiment été. Les sources les plus importantes étaient alors les documents authentiques. (Zetterberg 1988 : 758)

Ces changements dans la pratique de la science historique ont transformée l'histoire de spéculation en une science aux méthodes de recherche exactes et en une science objective comme les sciences naturelles. (Zetterberg 1988 : 758) Ce courant qui cherchait des structures et des lois générales était le positivisme.

4.2. Positivisme – l’air du temps

Dans les années 1840 – 1880 le développement de la chimie, de la physique et de la biologie donne naissance à une nouvelle tradition dans les sciences naturelles. La méthode de ces sciences devint rapidement le modèle de tout mouvement philosophique, religieux, politique et économique. (Zetterberg 1988 : 757)

L’atmosphère intellectuelle du temps de Seignobos est le positivisme. Les positivistes essaient toujours de chercher des lois universelles pour toutes les sciences. L’historien allemand, Leopold von Ranke (1795-1886) créé une nouvelle vision dans la recherche historique. Déjà avant lui les philosophes français avaient admiré les sciences naturelles. L. von Ranke exige que la fonction de l’histoire soit d’expliquer objectivement ce qui s’est vraiment passé, et que la recherche soit basée sur l’étude critique des sources. Cet historien est le père de l’école critique de recherche historique. (Kirkinen 1987 : 75) « Faire science pour la science » était son slogan. (*La Grande Encyclopédie*, s.v. histoire).

Le père fondateur de l’école positiviste, Auguste Comte (1798-1857), systématise cette nouvelle vision. Il ne s’appuie que sur l’expérience et l’observation personnelle, avec lesquelles il est ensuite possible de produire de l’information exacte. (Kirkinen 1987 : 75) D’après Comte, les événements réels de la société peuvent être définis à l’aide de l’histoire. L’étude historique doit présenter tous les faits qui existent et déduire ensuite les régularités dans une société. En conséquence, le raisonnement objectif était possible. (id. : 76)

L’attitude positiviste se généralise dans la science et dans la pratique. On pense que la seule science véritable est celle qui fonde ses théorèmes sur les faits généraux. Cette idée n’est pas valide en science historique quand on prend en considération le fait que les événements passés ont toujours leur cadre spatio-temporel et qu’ils sont toujours les faits particuliers et variables.

4.3. *Encyclopédie de Diderot et d'Alembert (1765)*

Dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, l'article « Histoire » est écrit par Voltaire. L'*Encyclopédie* nous donne la signification du mot *histoire* comme étant d'abord quelque chose de différent par rapport à la fable. L'histoire est tout ce qui est vrai : « c'est le récit des faits donnés pour vrais ; au contraire de la fable, qui est le récit des faits donnés pour faux. » (*Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, s.v. histoire*)

En plus de la vérité historique, nous allons traiter dans ce chapitre de la critique historique et des différentes sources que Voltaire a nommées. Ensuite nous nous concentrerons sur les thèmes de Voltaire : la classification de l'histoire, l'analyse des sources et l'utilité de l'histoire. La certitude et l'incertitude de l'histoire et les méthodes et le style d'écrire l'histoire seront également traités. Nous commençons par les différentes significations que le mot *histoire* peut avoir.

L'article contient plusieurs *histoires* différentes. Voltaire parle de *l'histoire des opinions*. Deuxièmement Voltaire nomme *l'histoire des Arts* « la plus utile des toutes » et dit que *l'histoire naturelle* fait partie de la physique. *L'histoire sacrée* est également mentionnée dans son article mais il prévient tout de suite qu'il « ne touchera point à cette matière respectable ». La raison pour cela est que le siècle des Lumières est laïc et le but des philosophes des Lumières est de rationaliser la société.

Comme déjà dit, la vérité historique est soulignée dans cet article. L'air du temps au XVIII^e siècle était d'éduquer et « d'éclairer » les gens et il ne suffisait plus de raconter des fables comme les historiens de l'Antiquité ou les moines du Moyen Âge. Dans son article, Voltaire souligne également l'importance des sources véridiques dans l'étude historique. Il accorde beaucoup de valeur à la vérité historique par exemple quand il explique l'œuvre d'Hérodote: « Presque tout ce qu'il raconte sur la foi des étrangers est fabuleux ; mais tout ce qu'il a vu est vrai. »

Voltaire prend en considération la critique historique. Des récits oraux il dit qu'ils sont la raison pour laquelle « toutes les origines des peuples sont absurdes ». Nous remarquons qu'il doute des sources orales et en fait dans cet article de Voltaire la critique des sources est un des thèmes principaux que nous allons commenter plus dans le sous-chapitre 4.3.2.

4.3.1. Sources et leur critique

Voltaire examine amplement l'histoire de l'écriture dans son texte, parce que les récits écrits sont les premières sources historiques un peu plus exactes et authentiques, après des siècles d'histoire seulement orale. Même les sources écrites peuvent être subjectives ou fausses, mais elles survivent mieux que les « récits des pères aux enfants », qui, selon Voltaire, « ne sont que probables dans leur origine, & perdent un degré de probabilité à chaque génération. Avec le tems, la fable se grossit, & la vérité se perd ».

Dans son article, Voltaire prend garde à la confusion entre les fables et la vérité historique. Il classe également les sources. Il estime qu'avant son temps la critique historique n'existait pas, que les historiens étaient négligents avec les sources (orales). Voltaire critique le ridicule de l'historiographie ancienne fondée sur les mythes :

On sait quel merveilleux ridicule regne dans l'ancienne histoire des Grecs. Les Romains, tout sérieux qu'ils étoient, n'ont pas moins enveloppé de fables l'histoire de leurs premiers siècles. Ce peuple si récent, en comparaison des nations asiatiques, a été cinq cent ans années sans historiens. Ainsi il n'est pas surprenant que Romulus ait été le fils de Mars ; qu'une louve ait été sa nourrice ; qu'il ait marché avec vingt mille hommes de son village de Rome, contre vingt-cinq mille combattans du village de Sabins ; qu'ensuite il soit devenu dieu.

Il continue encore en disant que :

Les premiers annales de toutes nos nations modernes ne sont pas moins fabuleuses : les choses prodigieuses et improbables doivent être rapportées mais comme des preuves de la crédulité humaine ; elles entrent dans l'histoire des opinions.

Ce que Voltaire qualifie de « monuments incontestables » sont le recueil des observations astronomiques, l'éclipse centrale du soleil et les marbres d'Arondel (la chronique d'Athènes y est gravée). Voltaire nomme aussi des sources profanes qu'il a utilisées : Hérodote, l'historien grec est mentionné avec son ouvrage *L'histoire* de même que la chronique chinoise. Dans son article Voltaire se réfère à l'ouvrage d'Hérodote en racontant les différentes époques de l'histoire ancienne et antique. En continuant la description historique Voltaire mentionne un autre historien grec, Thucydide.

Selon la critique « à la Voltaire », il est donc permis d'examiner annales et textes sur l'histoire ancienne mais il faut toujours se rappeler que ces textes ne sont que des opinions des hommes et ne peuvent pas être tenus pour véridiques.

Voltaire critique même les histoires universelles en disant sur la Chine que : « Cependant cette nation, la plus ancienne de tous les peuples qui subsistent aujourd'hui [--] a toujours été omise, jusqu'à nos jours, dans nos prétendues histoires universelles. » Selon Voltaire il est possible de connaître l'histoire du Moyen Âge seulement grâce aux archives que l'on ne trouve pas beaucoup.

Quand nous rapprochons l'époque des découvertes de l'Amérique au XVI^e siècle Voltaire note que :

Enfin on a des histoires assez fideles au lieu des chroniques ridicules renfermées dans les cloîtres depuis Gregoire de Tours. Chaque nation dans l'Europe a bientôt ses historiens. L'ancienne indigence se tourne en superflu : il n'est point de ville que ne veuille avoir son histoire particuliere. On est accablé sous le poids des minuties.

Voltaire estime qu'il devient important pour les hommes cultivés de connaître les grands événements historiques de sa propre nation et ses voisins.

Après l'analyse des sources, nous passons maintenant à l'analyse des thèmes chez Voltaire. Les thèmes de l'article de Voltaire sont la classification de l'histoire et l'utilité de l'histoire. Il traite aussi la certitude et l'incertitude de l'histoire et nous explique des méthodes et du style d'écrire l'histoire.

4.3.2. Thèmes chez Voltaire

En premier lieu, Voltaire aborde la question de *l'utilité de l'histoire* (les leçons donnés par l'histoire). Selon Voltaire il est très utile de connaître les erreurs faites auparavant pour pouvoir les éviter dans l'avenir et d'apprendre à agir mieux que les générations précédentes. Voltaire explique que : « les grands fautes passées servent beaucoup en tout genre. On ne sauroit trop remettre devant les yeux les crimes & les malheurs causés par des querelles absurdes. » L'exemple utilisé par Voltaire est celui du peuple romain. L'utilité la plus grande de l'histoire moderne comparée à l'histoire ancienne est de savoir que dans les situations d'un état d'une grande puissance nous devons nous rappeler que nous pouvons toujours être réunis contre sa suprématie.

Les deuxième et troisième thèmes abordés par Voltaire sont *la certitude et l'incertitude de l'histoire*. Il commence ce chapitre en disant que « toute certitude que n'est pas démonstration mathématique, n'est qu'une extrême probabilité. Il n'y a pas d'autre certitude historique. » Il est important de noter que Voltaire a déjà écrit ces mots avant la naissance de la tendance idéologique du positivisme. Selon Voltaire il faut recevoir l'information de plusieurs hommes avant de pouvoir considérer les événements racontés comme certains. Il souligne l'importance de « plusieurs témoins oculaires » :

Quand Marc Paul parla le premier, mais le seul, de la grandeur & de la population de la Chine, il ne fut pas crû, & il ne peut exiger de croyance. Les Portugais qui entrèrent dans ce vaste empire plusieurs siècles après, commencerent à rendre la chose probable.

Pourtant, l'histoire est également *incertaine*. Voltaire raconte que le temps historique peut être divisé en temps véridique et en temps fabuleux. Il continue en disant que : « Il sera permis alors de douter de tous les événements qui ne sont pas dans l'ordre ordinaire des choses humaines ». Il veut dire qu'il existe de nombreux récits qui ont été inventés beaucoup plus tard par quelqu'un qui n'a rien vu lui-même.

Voltaire demande aussi si nous pouvons croire que les médailles historiques et les cérémonies annuelles, par exemple, sont des preuves historiques originelles. Il note que « presque toutes les fêtes romaines, syriennes, grecques, égyptiennes, étoient fondées sur de pareils contes, ainsi que les temples & les statues des anciens héros. C'étoient des monuments que la crédulité consacroit à l'erreur. » Il continue en suggérant que :

les médailles ne sont des témoignages irréprochables que lorsque l'événement est attesté par des auteurs contemporains ; alors ces preuves se soutenant l'une par l'autre, constatent la vérité.

Voltaire compare l'histoire à la « *fiction imitée* d'Homère » quand un historien fait dire ou faire quelqu'un quelque chose qu'il n'a pas dit ou fait. « Mais ce qui est fiction dans un poème, devient à la rigueur mensonge dans un historien. » Nous voyons bien que Voltaire consacre une réflexion portant sur la vérité historique. Il semble frustré quand il pense « combien sont plus répréhensibles aujourd'hui ceux qui, sans avoir aucun des mérites d'Hérodote, imputent aux princes, aux nations, des actions odieuses ; sans la plus légère apparence de preuve ». Il est frustré du fait que quelquefois l'écriture

historique se transforme en écriture des *calomnies*. Voltaire finit son chapitre par une forte critique contre les mauvais historiens:

On a imprimé en Hollande, sous le nom d'histoire, une foule de libelles, dont le style est aussi grossier que les injures, & les faits aussi faux qu'ils sont mal écrits. C'est, dit-on, un mauvais fruit de l'excellent arbre de la liberté. Mais si les malheureux auteurs de ces inepties ont eu la liberté de tromper les lecteurs, il faut user ici de la liberté de les détromper.

Le quatrième thème de Voltaire est d'expliquer davantage la méthode, la manière d'écrire l'histoire et le style à utiliser. Comme nous l'avons déjà vu, Voltaire pense qu'auparavant les méthodes d'écrire l'histoire étaient aussi nombreuses que le nombre des historiens et il dit qu'à son époque:

On exige des historiens modernes plus de détails, des faits plus constatés, des dates précises, des autorités, plus d'attention aux usages, aux lois, aux mœurs, au commerce, à la finance, à l'agriculture, à la population. [--] La carrière s'est prodigieusement accrue. Autant il est aisé de faire un recueil de gazettes, autant il est difficile aujourd'hui d'écrire l'histoire.

Dans cette citation, nous pouvons remarquer que Voltaire est prêt à étendre le domaine historique des événements généraux des nations aux différents thèmes plus limités comme le commerce ou l'agriculture. Il demande aussi un changement de l'histoire subjective des Européens à une histoire plus objective qui prend en considération les pays étrangers comme des nations égales :

Nous avons vingt histoires de l'établissement des Portugais dans les Indes ; mais aucune ne nous a fait connoître les divers gouvernements de ce pays, ses religions, ses antiquités [--]. Cette réflexion peut s'appliquer à presque toutes les histoires des pays étrangers.

Le choix des mots par Voltaire nous montre son style comme écrivain : il explique familièrement et parle d'une manière personnelle en utilisant à propos des historiens qui lui précèdent les expressions comme « il nous apprend », « on voit » et « on apprend de lui ».

Les mots que Voltaire utilise quand il décrit l'histoire et les textes historiques, comme *assez fidele, ridicule, incertain, fiction imité, calomnie, injures, mauvais fruit,*

malheureux, ineptie, tromper, montrent bien comment il voit le domaine de l'histoire de son époque. Il écrit avec une forte émotion. Le besoin de méthodes générales et sincères était réel. Voltaire finit son article en disant qu'il sera toujours très difficile de bien écrire de l'histoire. Le style dont on a besoin sera un style « grave, pur, varié, agréable ».

Dans ce chapitre nous avons vu comment le philosophe Voltaire voit le mot *histoire*. Pour lui, la vérité historique et l'attitude critique vis-à-vis des sources sont importantes. Les thèmes qu'il avait choisis montrent sa préoccupation pour les méthodes correctes.

4.4. Classification des sciences

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle l'histoire n'était vue que comme une branche de la philosophie. Les historiens du siècle des Lumières considéraient que les périodes historiques étaient isolées les unes des autres. Il n'existait pas de développement d'une époque à l'autre, on ne voyait pas de relations de cause à effet. (Zetterberg 1988 : 758) L'histoire était considérée comme une sorte d'art et d'érudition mais pas comme science avant le XIX^e siècle. Avant la disciplinarisation du XIX^e siècle, l'histoire n'était donc pas considérée comme une science à part. C'est avec l'institutionnalisation des sciences qu'on fait la distinction entre les sciences naturelles et humaines.

D'après le tableau synoptique du *Cours de philosophie positive* (1830) d'Auguste Comte, *l'étude historique de la marche de la civilisation* est listée sous *la science des corps organisés, physique sociale ou sociologie*. Les méthodes énumérées sont

- I Des caractères de la méthode positive appliquée à l'étude des phénomènes sociaux
- II Des relations de la physique sociale avec les autres branches de la philosophie naturelle.

Comme *science* cette étude est divisée en trois :

1. Considérations sur la structure générale des sociétés humaines
2. Loi naturelle fondamentale du développement de l'espèce humaine considéré dans son ensemble

3. Étude historique de la marche de la civilisation
 - époque théologique
 - époque métaphysique
 - époque positive.

Dans sa classification, Comte ne mentionne pas l'*histoire* en soi mais seulement cette *étude historique*. La science est divisée selon les parties très « positivistes », en parlant de la *structure générale*, de la *loi naturelle* et de l'*époque positive*. Il semble qu'il n'existe pas une science historique selon Comte, seulement cette étude sur la marche de la civilisation, qui peut être étudiée avec les lois et structures positivistes.

Selon *l'Essai sur la philosophie des sciences* (1834) d'un physicien français, André-Marie Ampère (1775 – 1836) et sa classification des sciences, l'histoire fait partie des sciences ethnologiques historiques avec l'ethnologie, l'archéologie et l'hiérologie. La science historique est encore divisée en sciences diégématiques (chronographie et chronognosie) et en histoire proprement dite (histoire comparée et philosophie de l'histoire).

Cette classification d'Ampère date de la même décennie et elle est pourtant très différente de celle de Comte : chez Ampère l'histoire est classée parmi les branches de la science qui aujourd'hui sont considérées comme parties de la science historique ou sciences humaines (ethnologie). Dans le chapitre suivant nous allons voir comment un philosophe du XIX^e siècle concevait le mot *histoire*.

4.5. Emile Littré : *Dictionnaire de la langue française* (1886)

Emile Littré, lexicographe et philosophe français, a écrit la vaste encyclopédie intitulée *Dictionnaire de la langue française* (1886). Dans cet ouvrage le mot *histoire* est traité profondément mais d'une manière très différente de l'article de Voltaire. Comme déjà vu dans le chapitre concernant l'article de Voltaire, il a utilisé un style libre et son article était plus une étude sur l'*histoire* qu'un passage d'une encyclopédie. Le développement des encyclopédies en 100 ans est visible en comparant ces deux articles.

Dans ce chapitre nous allons voir ce que Littré dit sur les significations de l'*histoire*. Ensuite nous nous consacrerons à la question de vérité historique chez cet auteur. En dernier lieu nous examinerons l'histoire comme science selon Littré.

4.5.1. Significations du mot histoire selon Littré

Dans son article sur le mot *histoire*, Littré a fait la division entre différentes significations. Il a divisé les significations entre celles qui portent sur les récits du passé et celles qui traitent les sources. En plus de ces grands thèmes, il nomme plusieurs significations plus particulières. Il est intéressant de voir comment un seul mot peut avoir tellement de significations différentes !

1.

Récit des faits, des événements relatifs aux peuples en particulier et à l'humanité en général.

Histoire sainte ou sacrée, l'ancien et le nouveau Testament.

Histoire profane, celle des peuples païens.

Histoire fabuleuse, les récits mythologiques.

Histoire ecclésiastique, celle des événements qui appartiennent à la religion chrétienne.

Histoire politique, histoire civile, celle des différents gouvernements politiques.

Histoire universelle, histoire générale de l'espèce humaine.

Histoire ancienne.

Histoire contemporaine.

Histoire interne et histoire externe.

La philosophie de l'histoire, les lois générales qui, obtenues par induction de l'étude des événements historiques, servent à en apprécier la marche et à discerner ce qu'ils offrent de régulier d'avec ce qu'ils offrent d'accidentel.

2.

L'histoire, les ouvrages historiques, les faits rapportés par les historiens.

Les histoires, les livres d'histoire.

L'histoire de Thucydide.

On l'emploie souvent par une sorte de personnification. Interroger l'histoire. Le témoignage de l'histoire.

Il se dit absolument par opposition à la Fable, aux fictions.

Le tribunal de l'histoire, le jugement que l'histoire porte sur les hommes et leurs actions.

3.

Peintre d'histoire, celui qui représente quelque action mémorable, fournie soit par l'histoire, soit par la Fable, la poésie ou les romans, soit par l'imagination même du peintre.

Peindre l'histoire ; un tableau d'histoire ; un sujet d'histoire.

4.

Récit d'actions, d'événements que l'on compare aux actions, aux événements de l'histoire.

5.

Récit de quelque aventure particulière. Une plaisante histoire. Une histoire mémorable.

6.

Il se dit des ouvrages dans lesquels on raconte le développement des lettres, des sciences, des arts, etc. L'histoire des mathématiques, de la médecine, de la peinture. [--]
Histoire littéraire.

7.

Récit mensonger.

8.

Familièrement. Affaire, chose dont on s'occupe. [--] Cela a fait une belle histoire, c'est-à-dire a excité beaucoup de rumeur, de colère, de scandale, etc.

9.

Analyse, étude. L'histoire de l'esprit humain.

10.

Description des choses naturelles. L'histoire des plantes, des minéraux, des animaux.

11.

Dans le langage le plus familier, il se dit pour un objet quelconque qu'on ne peut ou ne veut pas nommer. [--] « Elle est tombée si malheureusement qu'on a vu toute son histoire. »

Comme nous pouvons le voir avec cette liste de significations, Littré a été plus détaillé dans sa catégorisation. Les thèmes sont quand même semblables à ceux de Voltaire mais Voltaire avait un style plus critique contre les historiens anciens. Dans le texte de

Littre on ne voit pas cette critique mais par plusieurs phrases on comprend que lui aussi a été déterminé d'être plus sincère que les historiens auparavant :

La philosophie de l'histoire, les lois générales qui, obtenues par induction de l'étude des événements historiques, servent à en apprécier la marche et à discerner ce qu'ils offrent de régulier d'avec ce qu'ils offrent d'accidentel.

Ici Littré parle de lois générales comme les positivistes. Il note le manque des méthodes avec lesquelles on peut étudier les événements passés.

L'article de Littré ressemble déjà aux textes des encyclopédies de nos jours en étant plutôt une liste des significations qu'un essai comme l'article de Voltaire. Voltaire a également séparé l'histoire des fables. Par la suite nous allons voir la question de vérité qui est aussi traitée dans l'article par Littré.

4.5.2. Vérité historique dans l'article de Littré

Il est intéressant de voir que Littré cite Voltaire dans son article en disant que « l'histoire est le récit des faits donné pour vrais, au contraire de la Fable qui est le récit des faits donnés pour faux ». L'autre citation concernant la relation de l'histoire et les fables est :

La véritable histoire est celle des mœurs, des lois, des arts et des progrès de l'esprit humain. [--] Telles ont été dans toute la terre toutes les histoires des anciens temps ; c'est la preuve de ce que nous avons dit souvent que la Fable est la sœur aînée de l'histoire. [--] Les premiers fondements de toute histoire sont les récits des pères aux enfants, transmis ensuite d'une génération à une autre.

Littré voit un lien entre les fables, les histoires des anciens temps et la véritable histoire. Tous les deux, les fables et les faits historiques, ont les mêmes sujets et tous les deux ont au début été racontés oralement La différence de ces deux termes peut être trouvée dans cette citation suivante :

Ce n'est pas sans raison que l'histoire a toujours été regardée comme la lumière des temps, la dépositaire des événements, le témoin fidèle de la vérité, la source des bons conseils et de la prudence, la règle de la conduite et des mœurs.

Littre continue encore sur ce sujet en notant que « pour bien écrire l'histoire, il faut être dans un pays libre ». Il cite encore Voltaire en disant que « Tous les peuples ont écrit leur histoire quand ils ont pu écrire. » Les limites pour écrire les événements passés véridiquement sont donc connues. Il faut être dans une situation dans laquelle rien n'oblige à mentir ou altérer la vérité (comme dans une dictature par exemple). Les idées du siècle des Lumières sont visibles dans cet article. Et encore, Littré souligne également que les sources écrites sont plus fidèles que les sources orales.

Dans l'article, une partie est consacrée à la pensée sur la question : Qui doit connaître l'histoire ? « Quand l'histoire serait inutile aux autres hommes, il faudrait la faire lire aux princes... les histoires ne sont composées que des actions qui les occupent, et tout semble y être fait pour leur usage. » Dans les années 1880, on croyait déjà quand-même que l'histoire est une science pour tous mais il est intéressant de voir comment auparavant l'étude de l'histoire avait été réservée seulement aux hommes importants. « L'histoire doit avouer les fautes des grands hommes ; ils en ont eux-mêmes donné l'exemple. »

4.5.3. Science historique selon Littré

On ne voit pas clairement la classification des sciences dans l'article par Littré mais nous pouvons l'examiner indirectement par les citations. La citation suivante semble intéressante : « Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire. » Ici l'histoire est encore séparée des sciences exactes. L'article de Littré contient également cette autre phrase intéressante : « Ce que nous prenons pour l'histoire de la nature, n'est que l'histoire très-incomplète d'un instant. » Comme le monde ne pouvait pas être examiné par les moyens de la science historique parce que tous les moments passés sont seulement des *instants* que nous ne pouvons pas observer à l'aide de l'histoire. Ce qui doit être compris de la science historique est justement le fait que c'est une science qui est toujours attachée à un temps et à un lieu. Nous avons déjà traité ceci par exemple dans le chapitre 2.1. quand nous avons traité des sources historiques.

Autre citation sur ce même thème est la citation suivante dans laquelle l'histoire est comparée aux arts :

J'ai toujours pensé que l'histoire demande le même art que la tragédie, une exposition, un nœud, un dénouement, et qu'il est nécessaire de présenter tellement toutes les figures

du tableau, qu'elles fassent valoir le principal personnage, sans affecter jamais l'envie de le faire valoir.

Selon l'article de Littré,

La partie la plus essentielle de l'histoire, et qui doit le plus intéresser les lecteurs, est celle qui fait connaître le caractère et les mœurs tant des peuples en général, que des grands hommes en particulier dont il y est parlé, et l'on peut dire que c'est là en quelque sorte l'âme de l'histoire, au lieu que les faits n'en sont que le corps.

L'histoire générale est donc aussi importante que les histoires particulières. Selon Littré, l'histoire ne devrait pas se concentrer seulement sur les événements politiques ou les vies des rois et d'autres grands hommes comme auparavant mais aussi sur les mœurs des différents groupes sociaux.

En fin de compte, nous pouvons dire que le champ sémantique autour du mot *histoire* est très large. Ce mot peut signifier quelque chose de collectif ou de personnel, l'histoire peut être scientifique ou fictive. C'est pourquoi il était très important de nous familiariser avec le contexte de la période de Seignobos et trouver le cadre spatio-temporel dans lequel vivait Seignobos. En tenant compte de l'air du temps, le positivisme, et de l'idée du progrès interrompu il est plus facile de saisir le milieu dans lequel Seignobos a écrit ses ouvrages. Nous avons maintenant traité les encyclopédies des différents siècles et reçu une idée générale du concept d'*histoire* chez Voltaire et Littré. Nous allons alors plonger dans le monde de Seignobos pour savoir ce qu'il a compris du concept d'*histoire* et comment il l'explique.

5. Monde de Seignobos

« Toute l'histoire des événements est un enchaînement évident et incontesté d'accidents, dont chacun est cause déterminante d'un autre » (Seignobos 1899 : 253). Cette constatation semble être une description très simple de l'*histoire*, surtout venant de Seignobos, historien et théoricien français du XIX-XX^e siècles. Dans ce chapitre nous allons examiner le concept d'histoire chez Seignobos plus en détail.

Il est impossible de comprendre le discours sur le concept *histoire* sans se demander sous quel sens ce concept est utilisé et quelle signification de ce mot est l'objet d'étude (la réalité ressentie ou sa connaissance scientifique). Ici nous nous concentrerons sur l'étude de ce concept dans le contexte de l'œuvre de Seignobos. En même temps que nous observerons le travail de Seignobos comme celui d'un historien, nous le comparerons avec les notions des encyclopédies du XVIII^e et XIX^e siècle.

Toute l'histoire qui nous intéresse dans ce travail est faite par des historiens. Cette discipline a toujours été située dans un certain temps et espace, à cause de l'engagement contextuel de leurs œuvres (Prost 1996 : 13). Prost (*id.* : 14) nous révèle aussi que l'ouvrage de Seignobos et Langlois, *Introduction aux études historiques*, était très apprécié déjà en son temps, à cause de ses observations sur la critique historique. L'encyclopédie de Larousse mentionne que cet ouvrage a contribué à la méthode critique de recherche. (*La Grande Encyclopédie, s.v. histoire*). Nous pensons également que c'était le moment idéal pour un tel ouvrage car la science historique, née au XIX^e siècle, était encore en train de se former.

Le mot *histoire* vient du latin *historia*, du grec *historia* qui signifie « recherche », et de *histôr*, « ce qui sait » (*Encyclopédie Larousse en ligne*). C'est donc le point de vue de quelqu'un qui sait. Notre analyse avancera avec une étude chronologique des ouvrages, un à la fois, pour pouvoir bien voir quel est l'intérêt de Seignobos.

5.1. Introduction aux études historiques (1899)

L'ouvrage de Seignobos paru en 1899 a été écrit en collaboration avec Charles-Victor Langlois. Nous nous concentrerons ici sur les chapitres écrits par Seignobos. Seignobos et Langlois (1899 : VI) disent dans l'avertissement de cet ouvrage que leur but est d' :

« examiner les conditions et les procédés, et d'indiquer le caractère et les limites de la connaissance en histoire. Comment arrive-t-on à savoir, du passé, ce qu'il est possible et ce qu'il importe d'en savoir ? »

Ils veulent étudier comment il faut délimiter ce que l'on explique du passé. Écrire des ouvrages historiques, c'est toujours construire l'histoire et ses événements de nouveau.

Seignobos et Langlois précisent encore que cet ouvrage est « une esquisse sommaire » pour les nouveaux étudiants de la Sorbonne de l'année scolaire 1896-1897 (1899 : XVI). Seignobos veut donc former tous ceux qui s'engagent dans l'étude de l'histoire. Cette manière instructive va continuer durant toute son œuvre.

Le but de cet ouvrage sera d'expliquer le plus clairement possible les méthodes pour qu'un public pas très érudit les comprenne :

« Nous ne nous adressons donc pas seulement [...] aux spécialistes présents et futurs, mais encore au public qu'intéresse l'histoire. Cela nous a fait une loi d'être aussi concis, aussi clairs et aussi peu techniques que possible. » (1899 : XVII-XVIII)

La vérité historique est obtenue par des procédés rationnels, et cet « essai sur la méthode des sciences historiques » cherche à révéler ces processus. (Seignobos 1899 : VII) Nous allons également examiner la critique historique de Seignobos et sa poursuite de vérité dans le sous-chapitre 5.1.1.

Les auteurs examinent comment à partir de faits historiques et de leur groupement on construit des œuvres historiques. Une notion importante de la construction historique est que chaque historien peut construire sa propre vision en utilisant les mêmes sources que d'autres historiens utilisent aussi. Les résultats de cette recherche peuvent donc être subjectifs. L'autre point notable est que la science historique exige une recherche mentale. Celle-ci n'utilise pas de règles valides partout mais suppose des règles

construites chez chaque historien. Nous allons voir la construction historique des faits encore dans le sous-chapitre 5.1.3.

Maintenant que nous connaissons mieux les intentions de Seignobos et Langlois, et à qui ils s'adressent par l'intermédiaire de leur ouvrage, nous allons examiner l'aspect critique de Seignobos. Il souligne (1899 : 181-182) que tous « les faits historiques proviennent de l'analyse critique des documents ». Selon Seignobos (*id.* : 131) rien n'est plus important que de tout douter. Dans ce qui suit, nous allons traiter deux questionnaires « seignoboniens » à l'aide desquels il demande d'analyser les sources.

5.1.1. Seignobos et l'aspect critique de l'histoire

Nous avons déjà mentionné que Seignobos prend les sources au sérieux. Pour Seignobos ce qu'il trouve dans les sources n'est pas automatiquement sincère ou exact. Il mentionne que l'historien doit douter de tout ce qu'il ne peut pas prouver. Tout doit commencer par ce « doute méthodique ». (1899 : 131 - 132) Il continue en affirmant que l'analyse critique consiste en plusieurs opérations qui doivent toutes être réalisées avant que l'on puisse croire ce qui a été écrit ou dit sur les événements passés (*id.* : 134 – 135). Nous pouvons dire alors que Seignobos voit les sources historiques comme quelque chose de trompeur : il faut être très sceptique. C'est ce qu'il veut souligner aux étudiants.

5.1.1.1. Questionnaire des causes d'incorrection

Le fait que nous ne pouvons pas savoir si un auteur est sincère ou si un texte est justement écrit est résolu par un « questionnaire général des causes d'incorrection » (1899 : 135 – 138). Seignobos continue en décrivant ce questionnaire critique :

On l'appliquera aux conditions générales de composition du document pour découvrir celles qui ont pu rendre les opérations incorrectes et vicier les résultats. Mais on n'obtiendra ainsi, – même dans les cas exceptionnellement favorables où les conditions de provenance sont bien connues, – que des indications *générales* insuffisantes pour la critique, car elle doit toujours opérer sur chaque affirmation particulière. (*id.* : 137 – 138)

Avec ce questionnaire il est donc possible d'étudier les sentiments ou par exemple la situation personnelle de l'auteur ou quelque autre motif qui a pu causer les erreurs. Mais

comme Seignobos le dit, il n'est pas possible d'étudier les arguments particuliers. Pour arriver à les analyser Seignobos propose une « étude des conditions *universelles* de composition des documents ». Avec cette méthode, il est possible de savoir quelles sont les situations universelles dans lesquelles l'homme « en général est enclin à altérer [--] ou déformer les faits ». (Seignobos 1899 : 138) Il faut donc prendre en considération aussi bien l'auteur et ses habitudes que les faits universels qui provoquent des erreurs.

Nous pouvons voir que Seignobos croit vraiment au premier abord que chaque auteur a menti ou s'est trompé. Nous pouvons voir l'opinion personnelle de Seignobos dans cette manière de traiter le problème : il nous semble que Seignobos ne croit personne. Il continue en étudiant la personnalité de l'auteur en notant qu'un :

auteur est membre à la fois de plusieurs groupes, famille, province, patrie, secte religieuse, parti politique, classe sociale, dont les intérêts sont souvent en conflit ; il faut savoir démêler le groupe auquel il s'intéressait le plus et pour lequel il aura travaillé (1899 : 140 – 141).

Ici Seignobos lui-même peut être vu comme un représentant des professeurs d'histoire, comme quelqu'un qui examine la situation de l'extérieur, objectivement. Mais est-ce que les professeurs peuvent rester toujours objectifs ? Est-ce que nous pouvons trouver l'opinion personnelle de Seignobos dans ces chapitres où il se concentre d'expliquer comment la critique historique fonctionne ? Seignobos sait dire exactement ce qui n'est pas de l'histoire, ce que sont les points mensongers et peu fiables. Par ce qui suit, nous pouvons approfondir cet aspect dans la pensée de Seignobos.

5.1.1.2. Raisons d'erreurs

Dans un premier temps, Seignobos liste les possibles causes derrière les mensonges éventuels chez les auteurs. Seignobos (1899 : 140) explique que :

Tout mensonge, petit ou grand, a pour cause l'intention particulière de l'auteur de produire sur son lecteur une impression particulière. Le questionnaire est ainsi ramené à une liste des intentions qui en général peuvent entraîner un auteur à mentir.

Si nous essayons de grouper les mensonges d'historiens selon ce questionnaire qu'a établi Seignobos, nous voyons qu'il existe 6 cas différents : soit l'auteur a un intérêt individuel ou collectif à mentir ; soit il a été forcé à mentir ; soit il a voulu « donner une

idée favorable de ses amis, défavorable de ses adversaires » ; soit il a menti pour « faire valoir sa personne ou son groupe » ; ou soit il a changé son opinion pour mieux plaire au public (1899 : 140 – 142). Il semble que tout auteur ait des fins propagandistes. Heureusement Seignobos tient compte aussi de l'exactitude des arguments. Un historien peut donc avoir des motifs sincères mais, pour une raison ou autre, il n'arrive pas à les présenter avec authenticité. (*id.* : 145)

Dans un deuxième temps, nous pouvons nous concentrer sur les raisons de l'inexactitude qui sont aussi nombreuses : soit l'auteur a été empêché par un préjugé ; soit il « a été mal placé pour observer » (ici nous prenons en considération seulement les observations directes) ; soit il est paresseux ou négligeant en donnant ses observations ; ou soit l'observation est trop mondiale pour être seulement observé (il s'agit souvent d'un fait collectif d'un groupe, par exemple « un usage commun à tout un peuple »). (1899 : 145 – 149) Nous pouvons constater que pour Seignobos, la méthode d'historien contient seulement ce qui peut être prouvé vrai et exact après de longues investigations. Il ne croyait pas facilement à n'importe quoi.

La procédure du doute méthodique tient également compte des arguments indirects (1899 : 150). S'il s'agit d'un document dont nous ne connaissons pas l'auteur il faut se concentrer seulement sur l'observation des conditions générales du document (*id.* : 151). Il faut chercher les notions objectives. Selon Seignobos, l'histoire est la seule science qui a le droit d'utiliser les sources dont nous ne connaissons ni l'auteur, ni la date, ni la façon dont il a été produit (fait oral ou écrit). Pour lui, l'histoire est une science qui « n'a pas besoin, comme les autres sciences, d'atteindre les faits difficiles à constater ». (*id.* : 156) Même si Seignobos met l'accent sur l'approche critique dans sa recherche et dans la recherche en général, il admet qu'elle n'est pas toujours possible en science historique.

5.1.1.3. Questionnaire des faits probablement exacts

Le second questionnaire de la critique « a pour but de discerner, d'après la *nature des faits*, ceux qui, étant très peu exposés aux chances d'altération, sont très probablement *exacts* » (*id.* : 157). Ces trois cas sont les suivants : le fait peut rendre soit le mensonge, soit l'erreur improbable, ou il peut être de nature « à n'avoir pu être affirmé que s'il était exact » (*id.* : 157 – 159).

Ainsi préparé, on aborde le document. A mesure qu'on le lit, on analyse mentalement, détruisant toutes les combinaisons de l'auteur, écartant toutes ses formes littéraires, pour arriver au fait que l'on doit se formuler en langue simple et précise. On s'affranchit par là du respect artistique et de la soumission aux idées de l'auteur, qui rendraient la critique impossible. (*id.* : 161)

Ça veut dire que l'historien ignore les faits supplémentaires qui sont inutiles pour la critique sincère (*id.* : 161). Il faut noter les mots que Seignobos utilise dans cette citation : le lecteur doit détruire tout ce qui a été ajouté par l'auteur pour pouvoir critiquement former la vérité. En suivant cette description « seignobonienne » des opérations critiques (*id.* : 160) nous atteignons « le sens critique » (*id.* : 162). Dans le chapitre suivant nous nous concentrerons sur les remarques que nous pouvons faire du concept de sources historiques de Seignobos basé sur cet ouvrage.

5.1.2. Sources historiques selon Seignobos

Selon Seignobos, il est difficile de décrire les époques sur lesquelles nous n'avons point de documents convenables. L'histoire peut donc quelque fois être écrite seulement à l'aide des romans ou pièces de théâtre. (1899 : 164) Seignobos trouve aussi une méthode qui ne fonctionne pas :

La plupart des historiens attendent pour rejeter une légende qu'on en ait démontré la fausseté, et si, par hasard, il ne s'est pas conservé de documents en contradiction avec elle, ils l'admettent provisoirement ; c'est ce qu'on fait encore pour les cinq premiers siècles de Rome. Ce procédé, malheureusement encore général, contribue à empêcher l'histoire de se constituer en science. (*id.* : 166 – 167)

Selon Seignobos l'histoire est la seule science dans laquelle la déclaration d'un seul homme peut entrer dans la science (1899 : 168 – 169). Il continue :

De là cette conséquence absurde que l'histoire est plus affirmative et semble mieux constituée dans les périodes inconnues dont il ne reste qu'un seul écrivain que pour les faits connus par des milliers de documents contradictoires (*id.* : 169).

Seignobos admet quand même que cela ne se passe pas en histoire contemporaine de son temps (1899 : 168). Il critique cette « condition honteuse » et exige « une révolution dans l'esprit des historiens » (*id.* : 169). De là nous pouvons voir que Seignobos souligne également qu'il faut toujours tenir compte de l'offre des sources disponibles à

une époque. Il nous semble qu'il est toujours mieux d'avoir plusieurs sources contradictoires que seulement une dont nous ne savons pas si elle est vraie ou fausse.

Le but de la critique est d'examiner les sources contradictoires pour savoir lequel des arguments est *vrai* (1899 : 170). La seule possibilité de tenir des observations pour vraies est de les trouver « dans les documents différents, issus d'auteurs différents, appartenant à des groupes différents, opérant dans des conditions différentes » (*id.* : 170 – 174). Seignobos insiste sur le fait que la possibilité de trouver les documents de différentes origines dépend aussi du hasard ; soit ces documents ont été conservés, soit ils ont été détruits pendant les siècles (*id.* : 174).

Les faits les plus faciles à prouver sont des faits étendus et durables (par exemple les grands événements) nommés faits *généraux*. Ce sont aussi des faits les plus faciles à observer. La méthode historique peut quand même aider aussi dans la reconnaissance des faits courts et limités (par exemple une parole), les faits *particuliers*. Seignobos liste l'Antiquité et le Moyen Âge comme les périodes des faits généraux car les documents de cette époque manquent. (1899 : 174)

Seignobos note que l'histoire est une science qui n'est pas en contact direct avec la réalité. « La méthode historique indirecte ne vaut jamais les méthodes directes des sciences d'observation. » (1899 : 178). Avec la méthode historique, l'historien peut observer les faits passés seulement à travers des sources et ensuite il construit le passé lui-même. Pour en savoir plus sur cette construction, passons maintenant de l'étude des sources à l'étude des faits historiques.

5.1.3. Construction historique des faits

Seignobos appelle histoire la science documentaire qui avec son mélange de faits hétérogènes diffère des autres sciences (Seignobos 1899 : 181). Même si tous les faits historiques sont tirés des documents, ils ont pourtant plusieurs différences : un seul document peut servir à plusieurs historiens qui peuvent y trouver des faits d'écriture, de langue, de style, de doctrines, d'usages, d'événements ; ces faits peuvent être généraux ou particuliers ; ils sont localisés ou ils sont différents par leur degré de certitude (*id.* : 182 – 184). « Pour les classer, la pratique des historiens ne fournit pas de méthode ; l'histoire, étant issue d'un genre littéraire, est restée la moins méthodique des sciences » (*id.* : 184).

Seignobos sépare la méthode d'analyse « réelle » des autres sciences de celle de l'histoire qui ne peut que chercher et distinguer *mentalement* les faits. Il arrive à la conclusion que « les faits historiques sont si différents de ceux des autres sciences qu'il faut pour les étudier une méthode différente de toutes les autres ». « En histoire, *on ne voit rien* de réel que du papier écrit. » (Seignobos 1899 : 185 – 188). L'historien doit donc fonder sa conception de l'histoire sur des *impressions* et pas sur les choses visibles et réelles qui existent dans son propre temps.

En plus d'être une *science documentaire*, selon Seignobos (1899 : 186, 188), le travail de l'historien progresse par une méthode subjective des faits :

Faits matériels, actes humains individuels et collectifs, faits psychiques, voilà tous les objets de la connaissance historique ; ils ne sont pas observés directement, ils sont tous imaginés. Les historiens – presque tous sans en avoir conscience et en croyant observer des réalités – n'opèrent jamais que sur des images.

Littéraire, mentale, documentaire, subjective, imaginaire, fantaisie (la dernière description, *id.* : 191) : Seignobos a utilisé ces adjectifs pour décrire l'histoire. Il nous semble qu'il voit l'*histoire* comme étant quelque chose d'*individuel* propre à chaque historien, une science douce face à l'exactitude et à la dureté des sciences naturelles ou objectives.

5.1.3.1. Questionnaire de la construction historique

Seignobos (1899 : 192) remarque l'importance du contexte. Il note qu'il faut toujours prendre en considération l'ensemble, les hommes, les actes, la société, l'évolution. Pour ce faire, il propose (1899 : 195 – 197) encore un questionnaire, celui de la construction historique. La première phase de travail consiste à « *imaginer* les faits historiques sur le modèle des faits actuels qu'on suppose analogues ». Deuxièmement, il s'agit de *grouper* les faits à un niveau général. C'est seulement ensuite qu'il convient de procéder afin de trouver une cohérence entre les faits observés :

Quand on a rangé dans ce cadre les faits extraits des documents, il y reste des lacunes [--]. On essaie d'en combler quelques-unes par des *raisonnements* à partir des faits connus. C'est [--] la troisième opération ; elle accroît par un travail logique la masse des connaissances historiques. (*id.* : 196)

La quatrième phase est de « condenser ces faits en *formules* » pour arriver à trouver les conclusions. Après avoir exécuté ces quatre opérations, l'historien devrait connaître les caractères généraux et les rapports entre les faits mais il lui reste encore à exposer ses résultats d'une manière convenable. Cette opération est si grande que Seignobos admet que « [l]'histoire, moins que toute autre science, peut se passer de la division de travail ; or moins que toute autre science elle la pratique ». (Seignobos 1899 : 197) Il continue en disant qu' « [o]n le fait par nécessité, quand les documents sont trop nombreux pour être tous lus ; mais on ne le dit pas, par crainte du scandale ». Il constate encore qu'il est nécessaire de pouvoir utiliser des travaux d'autres historiens pour faire avancer la science. Seignobos dit : « Il faut lire les travaux des historiens avec les mêmes précautions critiques qu'on lit les documents. » (*id.* : 198 – 199)

Il nous semble que cet ouvrage de Seignobos et Langlois englobe une réflexion nécessaire à la science historique car il est évident que le risque de se tromper est toujours grand lorsqu'on travaille sur des faits du passé. L'étude des hommes et de leurs actions pendant différentes périodes demande toujours un processus systématique. Seignobos (1899 : 203) présente l'ordre chronologique, géographique et logique. En étude historique il faut combiner les faits généraux avec les faits particuliers pour atteindre un résultat complet. Comme le dit Seignobos (*id.* : 206), l'histoire « a un caractère mixte, indécis entre une science de généralités et un récit d'aventures ».

Dans le sous-chapitre suivant, nous allons étudier plus précisément la manière dont Seignobos conçoit la place de l'histoire parmi les autres sciences.

5.1.4. Histoire comme science ?

Dans le chapitre 4.4., nous avons déjà étudié la classification des sciences. Dans les classifications de Comte et d'Ampère, l'histoire était vue seulement comme une branche peu visible à l'égard des autres sciences. En ce qui concerne la conception de Seignobos, comme nous avons déjà vu, il considère l'histoire comme la seule science dans laquelle la déclaration d'une seule personne peut être entrée dans l'étude (cf. chapitre 5.1.2.). Il a dit également qu'on doit douter de tout lorsqu'on étudie les sources historiques (cf. chapitre 5.1.1.). Dans ce chapitre nous examinons les opinions de Seignobos en ce qui concerne histoire comme science.

Comment l'histoire peut-elle donc être une science si elle met en doute toute information donnée et utilise seulement les images subjectives des auteurs ? Seignobos (1899 : 189) rappelle qu'une image est quand même « la représentation d'une réalité passée ». Le travail de l'historien est donc d'étudier ces images et d'y trouver tout ce qu'a vraiment existé. Nous ne pouvons pas observer le passé sans essayer de trouver la ressemblance avec notre réalité actuelle (id. : 193). Il faut quand même noter qu'il n'est pas possible d'expliquer le passé avec les faits perceptibles aujourd'hui comme propose le principe d'uniformitarisme. Ici Seignobos (id. : 193) note également que la science historique ressemble aux sciences humaines descriptives qui, à son époque, étaient en train de naître et étaient donc encore mal constituées.

Seignobos (1899 : 211) rappelle qu'un fait très important à étudier dans l'histoire est *l'évolution*. Pour l'examiner il faut tout simplement poser la question suivante pour chacun des faits, conditions, usages, etc. : « Quelle a été l'évolution de ce fait ? ». Le problème de l'histoire comme science est que normalement une science étudie les choses générales, tandis que l'histoire étudie des faits uniques : il y a eu seulement une évolution et l'objet de la science historique est d'expliquer cette réalité.

Seignobos ajoute encore un adjectif qui peut décrire l'histoire : c'est une science *explicative*. (id. : 212) Il dit que :

[L'histoire] n'est pas la connaissance abstraite des rapports généraux entre les faits, elle est une étude *explicative* de la réalité ; or la réalité n'a existé qu'une seule fois. Il n'y a eu qu'une seule évolution de la terre, de la vie animale, de l'humanité. Dans chacune de ces évolutions les faits qui se sont succédé ont été le produit non de lois abstraites, mais du concours à chaque moment de plusieurs faits d'espèce différente. Ce concours, appelé parfois le hasard, a produit une série d'accidents qui ont déterminé la marche particulière de l'évolution.

Avec cette citation Seignobos s'oppose clairement aux positivistes en disant qu'il ne s'agit pas de lois en science historique mais du *hasard* et des *accidents*.

5.1.5. De la description historique

Dans quelle mesure l'historien peut-il généraliser? Selon Seignobos (1899 : 227), il est impossible de dresser une histoire complète mais il fait quand même la remarque suivant :

[T]ous les faits historiques ont un droit égal à prendre place dans l'histoire ; conserver les uns comme plus importants et écarter les autres comme moins importants, ce serait faire un choix subjectif, variable suivant la fantaisie individuelle ; l'histoire ne doit sacrifier aucun fait.

Seignobos (1899 : 227 – 228) continue en disant que si nous vraiment pouvions construire une seule histoire qui contiendrait toutes les pensées, tous les événements passés de chaque individu de chaque période dans chaque coin du monde, elle serait si longue que personne ne pourrait la lire ! Comment donc choisir quoi garder et quoi laisser tomber ? Seignobos (1899 : 234) propose que

le seul principe de choix qui puisse être commun à tous les historiens c'est le rôle joué dans l'évolution des choses humaines. On doit conserver les personnages et les événements qui ont agi visiblement sur la marche de l'évolution.

Après cette étude, Seignobos (1899 : 228 – 229) se remet à réfléchir sur la valeur scientifique d'histoire (cf. chapitre 5.1.4.). Il constate que « toute conception qui aboutit à empêcher de savoir empêche la science de se constituer ». Il nous semble que c'est un travail très difficile d'équilibrer l'étude entre les faits généraux et les faits particuliers, car la science historique doit produire de l'information « non révisée » et en même temps chercher des conclusions en étudiant les liens entre les faits différents.

5.1.5.1. Moyens de la description

En premier lieu, nous nous concentrerons sur les *formules descriptives* et les conclusions générales que tous les historiens utilisent parfois. Ils ont recours à des formules descriptives pour exprimer les caractéristiques des événements passés (Seignobos 1899 : 229). Pour arriver aux conclusions générales il faut d'abord constituer les formules descriptives des phénomènes par un travail critique, les regrouper de nouveau en cherchant des rapports entre eux et finalement analyser ces classifications (*id.* : 241 – 242). Il faut toutefois être attentif en formulant la conclusion

générale parce que, comme nous l'avons constaté auparavant, nous pouvons toujours nous tromper ou être mal compris. En ce qui concerne la classification scientifique des choses et comment cela pourrait être utilisé en science historique Seignobos (1899 : 245) constate que l'objet d'étude, les hommes, n'est pas un groupe assez homogène pour être étudié ensemble.

Traisons ensuite des différentes méthodes de la description historique. Il ne suffit pas seulement de constater les faits, il faut également les « expliquer par leurs causes » (Seignobos 1899 : 246). De suite Seignobos présente la théorie hegelienne des *idées* et la théorie du *progrès* adoptée par les positivistes. Ces deux théories viennent de la métaphysique qui essaie d'« expliquer les faits historiques par des causes transcendantes ». Seignobos note ensuite que « l'étude des faits historiques ne montre pas *un* progrès universel et continu de l'humanité, elle montre *des* progrès partiels et intermittents » (*id.* : 247 – 249).

En ce qui concerne les méthodes plus scientifiques, Seignobos (1899 : 249 – 251) note que les histoires spécialisées, comme histoire des langues par exemple, ont été les premières branches de l'histoire qui ont commencé à utiliser des méthodes plus « scientifiques ». Seignobos nous présente également :

la théorie du développement (*Entwicklung*) des usages et des institutions ; lancée en Allemagne par l'école « historique », elle a dominé toutes les histoires spéciales. (*id.* : 250)

Selon Seignobos, un autre problème en science historique est que quelquefois on a essayé d'utiliser la méthode comparative adoptée des sciences naturelles à la recherche des causes en histoire, c'est-à-dire « comparer des séries parallèles de faits successifs pour voir ceux qui se retrouvent toujours ensemble ». En Angleterre, on a aussi présenté la méthode statistique qui pourrait aider aussi à l'étude historique. (Seignobos 1899 : 251)

Ces approches sont la cible de la critique de Seignobos car, selon lui, ces processus étudient les choses abstraites et ne prennent pas en considération le contexte où ces faits se sont produits (*id.* : 252). Il continue en disant que :

la recherche méthodique des causes d'un fait exige une analyse des conditions où se produit le fait, de façon à isoler la condition nécessaire qui est la cause ; elle suppose

donc la connaissance complète de ces conditions. C'est précisément ce qui manque en histoire. Il faut donc renoncer à atteindre les causes par une méthode directe, comme dans les autres sciences. (*id.* : 252)

Un point très intéressant dans cette recherche est la question posée par Seignobos (1899 : 255) :

N'y a-t-il jamais que des hommes semblables qui diffèrent seulement par leurs *conditions* de vie [--] et l'évolution n'est-elle produite que par des changements dans ces *conditions* ? – Ou bien y a-t-il des groupes d'hommes *héréditairement différents* qui naissent avec des tendances à des activités différentes et des aptitudes à évoluer différemment ? [--] Pour les cas extrêmes, les races blanche, jaune, noire, la différence d'aptitude entre les races paraît évidente ; aucun peuple noir ne s'est civilisé. Il est donc probable que des différences héréditaires moindres ont dû contribuer à déterminer les événements. L'évolution historique serait en partie produite par des causes physiologiques et anthropologiques.

Dans cette citation nous voyons d'une part, les attitudes racistes de l'époque de Seignobos. A l'époque, en Europe, la croyance à la supériorité de la race blanche était prédominante et ce manifestait dans les domaines politique, scientifique et social. La race est donc un facteur qui prédétermine le sort humain. D'autre part, on y lit le fondement universel de tout homme qui effacerait les différences de surface.

Cette citation de Seignobos semble troublante parce que, à son époque, l'attitude critique à l'égard des sources étant encore moins connue, les lecteurs ne savaient pas si cette opinion était personnelle ou si c'était vraiment quelque chose « scientifique » ou seulement une réflexion de l'auteur. Nous considérons que la subjectivité de l'auteur est très dangereuse dans les circonstances où les lecteurs ne peuvent pas facilement séparer la vérité et les opinions personnelles. Cependant, notons que cette citation contient également une autre possibilité : nous sommes tous semblables mais les conditions de vie de différents groupes ont évoluées différemment.

Dans ce chapitre, nous avons vu comment l'histoire peut être décrite selon Seignobos. Il a également présenté les différentes méthodes empruntées des autres sciences qui ne sont pas, d'après lui, pertinentes en science historique. En ce qui concerne les conditions contextuelles, on n'arrive jamais à connaître complètement les conditions dans lesquelles les faits historiques se sont passés. C'est pourquoi la science historique peut

être considérée comme une science descriptive : il lui manque les méthodes directes pour analyser le passé avec les méthodes des sciences naturelles.

Pour étudier plus avant l'évolution de la description historique nous allons ensuite nous concentrer sur les différents types d'ouvrages historiques.

5.1.6. Ouvrages historiques

Seignobos fait le tour de différents types d'ouvrages historiques. Dans l'Antiquité classique l'histoire est vue « comme la *narration* des événements mémorables » (Seignobos 1899 : 257). Pendant la Renaissance encore l'histoire est conçue comme un art littéraire. A cette époque toutefois, on commence à embrasser l'histoire universelle et à renvoyer aux sources. Au XVIII^e siècle, les « philosophes » voient l'histoire déjà comme une étude plus profonde que comme une simple description des événements. Ils comprennent qu'il s'agissait aussi des habitudes et des coutumes des hommes aussi. Ainsi l'histoire contient-elle déjà beaucoup plus que seulement les récits oratoires, patriotiques ou philosophiques. Mais Seignobos critique encore les romans historiques du XIX^e siècle qui mélangent les parties empruntées à des documents et les parties imaginées. (*id.* : 258 – 261) Il arrive à la conclusion que l'histoire est entrée au rang de science depuis peu : « On peut dire [--] que jusque vers 1850, l'histoire est restée, pour les historiens et pour le public, un genre littéraire » (*id.* : 262).

En plus des ouvrages « traditionnels », Seignobos et Langlois mentionnent les « manuels scientifiques » dans lesquels l'information est présentée en ordre méthodique. Ils sont souvent objectifs et « sans aucun ornement littéraire ». Ils rappellent toutefois que bien que ces manuels scientifiques se soient multipliés, les *histoires* décrivant les chaînes d'événements et les faits généraux ont encore leur place dans l'évolution de la science historique. (Seignobos 1899 : 266 – 269)

L'ouvrage *Introduction aux études historiques* a été apprécié pour ces notions concernant la critique historique. Tout au long de ce texte, Seignobos a accentué le rôle des sources et celui de la construction réalisée par l'historien, ainsi que la description soignée des faits historiques. Dans les chapitres suivants nous allons traiter deux ouvrages de Seignobos, *l'Histoire de la civilisation ancienne* et *l'Histoire sincère de la nation française : essai d'une histoire de l'évolution du peuple français* qui mettent à l'épreuve la théorie et la méthode de Seignobos.

5.2. *Histoire de la civilisation ancienne (1910)*

L'ouvrage intitulé *Histoire de la civilisation ancienne* qui date de 1910 diffère de *l'Introduction aux études historiques*. Le but de cet ouvrage est de présenter l'histoire des civilisations anciennes de l'Orient, de la Grèce et de la Rome. Il ne s'agit pas d'un ouvrage sur la méthodologie, c'est plutôt un ouvrage historique traditionnel : descriptif, objectif et sans auteur pour commenter ou critiquer les événements. Il nous est donc plus difficile d'y trouver la voix de Seignobos. Cependant, il est possible d'y discerner des thèmes qu'il avait soulignés et de les analyser dans la conclusion en les comparant avec les thèmes trouvés déjà dans les encyclopédies.

Dans l'ouvrage précédent Seignobos (1899 : 213) a dit que :

[P]ar-dessus les histoires spéciales où les faits sont rangés par catégories purement abstraites (art, religion, vie privée, institutions politiques), on aura construit une histoire concrète commune, l'histoire générale, qui reliera les différentes histoires spéciales en montrant l'évolution d'ensemble qui a dominé toutes les évolutions spéciales.

Tous les chapitres sont divisés en sous-chapitres et nous pouvons remarquer que cet ouvrage consiste seulement en histoires spécifiques ou particulières. Seignobos présente les faits selon des thèmes différents comme justement la religion, les arts et les monuments. Il n'y a pas d'introduction ou de préface dans laquelle l'auteur explique pourquoi et pour qui cet ouvrage a été écrit mais nous pouvons le déduire de son style et des thèmes choisis. Il écrit très clairement, il utilise un langage très familier et les thèmes traitent de tous les aspects de la vie : il ne s'agit pas seulement d'histoire politique ou d'histoire des arts. Il s'agit plutôt d'un manuel scolaire. Les ouvrages intitulés *Histoire de la civilisation au moyen âge et dans les temps modernes* et *Histoire de la civilisation contemporaine* appartiennent à la même série.

En parlant des temps préhistoriques, Seignobos (1910 : 1) explique que les débris préhistoriques sont appelés *préhistoriques* « parce qu'ils sont plus anciens que l'histoire ». Il nous semble que Seignobos voit le commencement de l'*histoire* véritable avec les périodes dont nous avons déjà des sources plus fidèles. 15 pages sur 400 sont consacrées aux temps préhistoriques. Nous voyons que cette période reste peu étudiée. Seignobos (*id.* : 1) note également que les faits de cette période ont été examinés et analysés seulement durant 50 ans. La raison pour laquelle Seignobos dit si peu de ces

temps préhistoriques est qu'il ne veut dire rien d'autre que ce qu'il sait avec certitude. Il finit ses chapitres en notant qu'il existe encore des choses à examiner, par exemple à la page 12 :

Ce ne peut être par hasard que tous les instruments de bronze se ressemblent et sont fabriqués avec un même alliage ; sans doute ils remontent au même temps et sont antérieurs à l'arrivée des Romains en Gaule, car jamais on ne les trouve mêlés à aucun débris romain. Mais à quels hommes ont-ils servi ? On l'ignore encore.

Il continue encore en disant (*id.* : 14) : « Qui sait tout ce qui est encore enfoui ? ». Les choses certaines pour Seignobos étaient les suivantes : l'homme a vécu sur terre depuis longtemps ; l'évolution va des hommes sauvages aux hommes cultivés ; le développement des hommes s'accélère tout le temps et chaque période est plus courte que la précédente (*id.* : 15).

En ce qui concerne la race blanche dans les textes de Seignobos, nous avons déjà mentionné un extrait dans l'ouvrage *Introduction aux études historiques* (chapitre 5.1.5.) dans lequel Seignobos réfléchit aux différences entre les différentes races. Dans cette ouvrage qui date de 1910 il note également que :

Presque tous les peuples civilisés sont de la race blanche. Les hommes des autres races sont restés des sauvages ou des barbares, comme étaient les hommes préhistoriques. [--] Aux sémites appartiennent les Phéniciens, le peuple de la marine ; les Juifs, le peuple de la religion ; les Arabes, le peuple de la guerre. Les Aryas, établis les uns dans l'Inde, les autres dans l'Europe, ont donné naissance aux nations qui ont été et qui sont encore à la tête du monde. (1910 : 16, 18)

Ces opinions controversées étaient plus ou moins communes à la période de Seignobos. Ici il oublie pourtant complètement l'Asie, les pays comme la Chine et le Japon. Une information comme celle-ci ne peut être vue objectivement, parce que l'opinion personnelle de Seignobos est visible. Comment cette opinion subjective de l'historien a-t-elle influencé l'opinion publique ?

Dans cet ouvrage, on voit bien le développement des sources avec les siècles. Même si les temps préhistoriques sont très brièvement traités, les temps romains à la fin de l'ouvrage contiennent déjà plus d'information.

5.2.1. Thèmes abordés

Étudions les thèmes abordés par Seignobos en examinant la table des matières. Les thèmes seront formulés selon les titres donnés. Les cinq thèmes les plus visibles sont la vie politique et administrative, les peuples, la vie religieuse, les guerres et les arts et monuments.

Le thème le plus utilisé dans cet ouvrage est la vie politique et administrative (17 titres) : les mots comme *roi*, *ville*, *empire*, *éducation*, *démocratie* et *suprématie* apparaissent dans les titres. Seignobos commence son ouvrage en décrivant l'Égypte, La Chaldée et les Perses. Nous voyons une augmentation des titres politiques quand il commence à décrire la Grèce et la Rome.

Le thème des peuples apparaît dans 16 titres. Seignobos utilise les mots comme *raças*, *mœurs*, *invasions*, *migrations*, *héros* et *civilisation*. Ce thème reste assez recherché à travers l'ouvrage. Sous ce thème nous avons compté également les titres avec les mots comme *industrie* et *commerce*. En arrivant à la Grèce et la Rome il y a une augmentation de l'histoire individuelle dont les titres comme *Marius et Sylla*, *Auguste* et *Constantin*.

La religion est le thème qui apparaît dans 8 titres. Seignobos utilise les mots comme *dieu* et *christianisme*. Les titres guerriers augmentent avec la Grèce et la Rome alors que les titres religieux diminuent. Il y a 8 titres guerriers (*lutttes*, *conquêtes*, *derniers temps de l'empire*). Le développement des titres est tel que nous pouvons y voir une évolution vers l'histoire des états, l'histoire de la politique. Les arts et monuments (6 titres) sont probablement décrits plus souvent au début de l'ouvrage parce qu'il n'existait pas beaucoup de sources pour décrire la vie politique ou guerrière de ce temps. Les *découvertes archéologiques* étaient des sources sûres.

Avec ce classement des thèmes abordés nous voyons bien les sujets que Seignobos avait décidé de souligner dans sa construction historique des faits.

5.2.2. Analyse du chapitre « Les Empereurs »

Pour voir plus en détail la manière de Seignobos de décrire l'histoire, nous allons examiner un chapitre de son ouvrage *Histoire de la civilisation ancienne*. Le chapitre choisi est intitulé « Les Empereurs » (pages 342 – 350). Nous avons choisi ce chapitre parce qu'il est à la fin de cet ouvrage et de cette façon plus minutieux. Au début de l'ouvrage il est clairement visible que l'on avait moins de sources. Nous voulons étudier cet extrait pour en savoir plus sur la méthode de Seignobos, pour voir si sa voix personnelle est visible dans le texte. Cet ouvrage est quand même écrit d'un ton très différent de l'*Introduction aux études historiques* et la description est plus superficielle.

Le chapitre « Les Empereurs » est divisé en cinq sous-chapitres : La famille d'Auguste ; Les prétoriens ; Révoltes et guerres ; Les Flaviens, les Antonins ; La paix romaine. Le chapitre contient deux dessins : Prétoriens (d'après la colonne Trajane) et un port romain d'après une peinture antique. Il s'agit ici des deux premiers siècles apr. J.-C.

Au début du chapitre, le ton de Seignobos contre les empereurs romains est très négatif. Selon Seignobos, ils étaient *cruels*, *imbéciles* et *fous*. Il dit : « Les empereurs persécutaient surtout les nobles pour les empêcher de conspirer, et les riches pour confisquer leurs biens ». (Seignobos 1910 : 343) La critique de Seignobos est très claire dans cette citation : « Mais peu d'hommes avaient la tête assez forte pour n'être pas saisis de vertige en se voyant si haut au-dessus des autres hommes ». (*id.* : 342) Nous sommes loin des histoires anciennes dans lesquelles on se concentrait toujours sur les rois et sur autres souverains. Pourtant, Seignobos (1910 : 347) parle d'une manière très respectueuse des empereurs honorables qui le méritent :

Les deux derniers Antonins surtout, Antonin et Marc-Aurèle, ont honoré l'empire par leur vertu. Tous deux vivaient simplement comme des particuliers, bien qu'ils fussent très riches, sans rien qui ressemblât à une cour ou à un palais, sans jamais faire sentir qu'ils étaient les maîtres.

La notion de *pouvoir* est justement un des thèmes selon lesquels Seignobos établit son texte. Dans les sous-chapitres « Les prétoriens » et « Révoltes et guerres » Seignobos se contente d'expliquer les différentes batailles et conspirations par et contre les empereurs. (Seignobos 1910 : 343 – 344) Il se borne à énumérer les empereurs et à expliquer les événements qui ont abouti au choix de l'empereur suivant. Et comme la

période de l'empire romain était guerrière, ce chapitre l'est aussi. Les coutumes et la vie culturelle par exemple ne sont pas du tout examinées. Mais il existait également des périodes plus tranquilles, comme nous voyons de cette citation (*id.* : 346) dans laquelle Seignobos fait l'éloge des Antonins :

Ce *siècle des Antonins* fut le plus calme qu'ait connu le monde ancien. Les guerres étaient reportées à la frontière de l'empire ; à l'intérieur, plus de séditions militaires, plus de tyrannie, plus de condamnations arbitraires. [--] L'empereur ne fut plus un tyran servi par des soldats ; c'était vraiment le premier magistrat de la République, n'usant de son autorité que pour le bien des citoyens.

C'est seulement pendant les époques plus calmes que Seignobos (1910 : 350) explique également les mœurs :

Tous ces gens transportaient et mélangeaient leurs coutumes, leurs arts, leur religion. Peu à peu ils s'habituèrent à parler la langue des Romains. Dès le III^e siècle le latin était devenu la langue commune de l'Occident comme le grec, depuis les successeurs d'Alexandre, était la langue de l'Orient. Il se forma ainsi, comme à Alexandrie, une civilisation commune. On lui a donné le nom de *romaine* ; elle ne l'était guère que par le nom et par la langue. En vérité, c'était la civilisation du monde antique réunie sous l'autorité de l'empereur.

Dans son texte, Seignobos (1910 : 347) explique également comment la langue latine a été adoptée par le peuple qui habitait à l'actuelle Roumanie :

Quand les armées romaines se retirèrent à la fin du III^e siècle, la langue latine se conserva ; elle a duré à travers tout le moyen âge, malgré les invasions des Barbares slaves. Le peuple qui habite aujourd'hui les plaines au nord du Danube a conservé le nom de Rome (il s'appelle Roumain) et parle une langue dérivée du latin, comme le français ou l'espagnol.

Cette réflexion sur la langue change des descriptions des batailles et tribunaux !

À la fin du chapitre, Seignobos (1910 : 348 – 350) mentionne deux sources : *Le journal intime* de l'empereur Marc-Aurèle et un auteur grec anonyme qui a décrit *la paix romaine*. En plus il nomme deux livres à consulter : *Histoire des Romains* de Duruy et *Marc-Aurèle* de Renan.

Cette manière très différente d'écrire par rapport à *l'Introduction aux études historiques* est due au fait que le but de ce deuxième ouvrage était différent. Tous deux sont des manuels scolaires, mais l'un traite la méthode de la science historique, l'autre est un ouvrage descriptif des événements passés.

5.3. Histoire sincère de la nation française : essai d'une histoire de l'évolution du peuple français (1933)

Seignobos pose dans son ouvrage *Introduction aux études historiques* (1899 : 289), que : « La règle de la pédagogie historique sera donc de chercher les objets et les procédés les plus propres à faire voir les phénomènes sociaux et comprendre leur évolution ». Dans l'ouvrage intitulé *Histoire sincère de la nation française : essai d'une histoire de l'évolution du peuple français* (1933), Seignobos se propose de présenter *une* histoire *sincère* du peuple français.

Seignobos a voulu expliquer « par quelle série de transformations s'est constituée la nation française » (1933 : V). Il examine le temps, le lieu, les motifs qui ont influencé les usages, les institutions, les conditions de vie qui *lui* ont paru essentiels pour la vie française. Il a voulu également comparer les traditions françaises aux importations du dehors. « Ce que j'ai voulu faire n'est qu'une esquisse de l'histoire de l'évolution du peuple français » (*ibid.*). Le but de cet ouvrage est donc d'esquisser les grandes lignes de l'histoire de la France comme nation.

L'attitude de Seignobos devient très claire avec cette citation (1933 : V) dans laquelle il explique le titre :

[Il] marque le sentiment qui m'a inspiré. Il signifie que j'ai dit sincèrement comment je comprends le passé, sans réticence, sans aucun égard pour les opinions reçues, sans ménagement pour les convenances officielles, sans respect pour les personnages célèbres et les autorités établies.

Comme les sources historiques ne sont pas souvent complètes, il y a risque de décrire l'histoire d'une façon erronée. Avant la deuxième moitié du XIX^e siècle les historiens avaient tendance à remplir les lacunes de leurs textes avec les généralisations ou légendes. Seignobos décide de faire autrement :

Le travail, fait depuis un demi-siècle sur des documents beaucoup plus abondants, avec une critique beaucoup plus prudente et dans un esprit plus scientifique, permet aujourd'hui de présenter au public une idée plus exacte du passé. C'est ce que j'ai tenté de faire, et voici d'après quels principes. Je ne suis pas de ceux qui nient l'action des individus sur la société et j'ai parlé de tous les personnages de deux sexes qui, par leurs actes ou leurs œuvres, me paraissent avoir exercé une action durable. Mais j'ai voulu surtout décrire les conditions de vie de la masse de la population et expliquer comment elles se sont transformées, - dans la mesure où le permet l'état défectueux de nos connaissances. (1933 : VI)

Cette citation montre bien comment Seignobos prend en considération les causes et les conséquences des événements. Le développement d'une population entière, de deux sexes, pas seulement celui d'individus importants est sous l'étude.

Le style choisi par Seignobos est sincère. Il a voulu « éviter les formes conventionnelles et pompeuses qui donnent une impression fautive de la réalité » (Seignobos 1933 : VII) Le ton de ses ouvrages *Histoire de la civilisation ancienne* et *Histoire sincère de la nation française* est ainsi simple et familier, très différent de celui de son premier ouvrage présenté, *Introduction aux études historiques*.

Seignobos admet également qu'il a fallu utiliser quelquefois ses impressions personnelles pour expliquer les choses, mais dans ce cas il l'a signalé aux lecteurs. Il a voulu bien expliquer aussi les raisons des hommes derrière leurs actes. Seignobos continue en expliquant comment il a déterminé les limites de sa recherche :

J'ai pris pour principe de conserver ceux [faits] qui m'ont paru les plus caractéristiques de la vie de la nation ou les plus importants par leurs conséquences. Mais aucune règle ne permet d'apprécier sûrement ni l'importance d'un fait, ni sa valeur d'exemple ; le choix reste donc exposé au reproche d'arbitraire. (Seignobos 1933 : VII)

Seignobos a donc abandonné les instructions des positivistes en oubliant les règles et en avouant la possibilité du reproche d'arbitraire. Il a également déterminé lui-même quoi écrire sur chaque période et sur chaque aspect de la vie (Seignobos 1933 : VII). Son jugement personnel joue donc un grand rôle dans son étude historique et le lecteur doit avoir confiance à son approche critique.

Il faut se rappeler la réflexion de Seignobos sur le but principal de la science historique : puisque la science historique est constituée du hasard et des accidents, il faut étudier des événements qui ont joués un rôle important dans l'évolution des choses humaines (cf. chapitre 5.1.4. et 5.1.5.). Ici Seignobos approche cette remarque à l'aide de la causalité : les conséquences et les caractéristiques sont importantes à étudier aussi.

Ensuite Seignobos (1933 : VIII) explique comment et pourquoi il a choisi les thèmes principaux de son ouvrage. Il admet qu'il a accordé une partie très large à la politique et à la religion, tandis qu'il a laissé un peu de côté les thèmes suivants : les lettres, les arts, les sciences ; les usages de l'agriculture, de l'industrie et du commerce ; les faits de la vie quotidienne, alimentation, vêtement, habitation, usages de famille, droit privé, divertissements, relations de société. La raison pour laquelle il a fait ces choix c'est qu'il est sûr que les événements politiques ont joué un grand rôle dans le développement du peuple français. La religion a été liée aux événements politiques des états pendant plusieurs siècles et c'est pourquoi Seignobos a pensé qu'il est important de l'évoquer aussi.

Seignobos (1933 : IX) finit le chapitre d'introduction en déclarant :

Comme j'ai toujours suivi la règle de dire sincèrement ce que je pensais sur le passé, je n'ai pu éviter de me trouver en désaccord avec les idées courantes et même avec la version de l'histoire de France reçue dans l'enseignement. Comme j'ai opéré sur une masse énorme de faits, j'ai dû commettre beaucoup d'erreurs de détail. Je dois donc m'attendre à être accusé de présomption et de négligence ; mais le reproche que je suis certain de n'avoir pas mérité, ce serait d'avoir volontairement cherché le paradoxe.

Dans cette citation, nous voyons bien que Seignobos diffère des positivistes en disant que la seule *règle* qu'il a eu, c'est d'être sincère. En même temps nous pouvons noter son choix de mot : « ce que je *pensais* sur le passé ». Sa conception était donc plus important pour lui que les opinions enseignées ou les idées courantes dans le pays.

Après avoir vu comment Seignobos a voulu construire son ouvrage nous allons analyser les thèmes trouvés et un chapitre en particulier, le dernier de l'ouvrage, intitulé « La République démocratique parlementaire ». Nous avons choisi ce chapitre parce que c'est le chapitre le plus proche de la période de Seignobos et il est intéressant de voir comment il a vu les événements de l'histoire proche.

5.3.1. Thèmes abordés

L'ouvrage contient 20 chapitres dont 12 traitent la vie politique (par exemple « L'Empire romain », « Formation du régime féodal », Le règne personnel de Louis XIV »). Cinq chapitres sont consacrés à la vie de la population (« Le pays et la population », « Les vilains », « Les nobles », « Les bourgeois », « Les clercs »).

Dans deux chapitres, il y a des sous-chapitres qui démontrent le style de Seignobos d'avouer les limites de sa connaissance : dans le chapitre « Création de la société française et de l'État français » ce sous-chapitre intéressant est intitulé « Les lacunes de nos connaissances sur la société » et dans le chapitre « Les vilains » le sous-chapitre est nommé « Nature de nos connaissances ».

Dans le premier sous-chapitre mentionné, « Les lacunes de nos connaissances sur la société », Seignobos (1933 : 83) admet que les différentes classes et différentes régions de la France sont inégalement représentées dans les sources disponibles. Les seuls documents accessibles sont ceux des rois, des princes ou de l'Eglise. « Les paysans et les nobles n'écrivaient pas. » (*ibid.*). En plus, les documents faciles à trouver viennent des régions du Nord ou de la région Sud-Ouest. Les régions « oubliées » sont l'Ouest, le Massif Central et le Sud-Est au delà du Rhône. (*id.* : 84)

Le deuxième sous-chapitre avec information intéressante sur les sources est intitulé « Nature de nos connaissances ». Seignobos (1933 : 89) note que : « Sur les paysans, les documents [--] nous renseignent très mal ; aucun n'est l'œuvre d'un paysan. » Il continue en expliquant que seulement les documents de l'Eglise existent avec les informations sur les conditions juridiques des paysans et les procédés du travail agricole. (*ibid.*)

Nous pouvons donc dire que la voix personnelle de Seignobos est visible dans ces confessions sur les limites de sa connaissance des sources convenables. Ensuite nous allons étudier un chapitre en particulier pour voir comment Seignobos a organisé les événements passés d'une certaine période et comment il les décrit.

5.3.2. Analyse du chapitre « La République démocratique parlementaire »

Le chapitre choisi s'appelle « La République démocratique parlementaire » (pages 319 – 347). Ce chapitre semble intéressant parce qu'il est le dernier chapitre de cet ouvrage et ainsi le plus proche de la période de Seignobos. Il traite chaque domaine de la vie française. Les sous-chapitres sont : L'établissement de la République ; l'Assemblée nationale ; la Constitution de 1875 ; l'évolution de la population ; progrès de l'industrie ; progrès du commerce et du crédit ; progrès de l'agriculture ; l'évolution sociale ; transformation de la vie ; adoucissement des mœurs ; progrès de l'instruction ; l'évolution intellectuelle ; l'évolution politique ; l'évolution vers la gauche ; les pratiques réelles de la vie politique ; la politique extérieure ; les effets immédiats de la guerre. La période traitée dure approximativement des années 1870 aux années 1920.

Nous pouvons trouver trois thèmes dans ce chapitre : le *pouvoir*, le *progrès* et la *liberté*. Le thème du pouvoir est plus présent dans les sous-chapitres qui ont à voir avec la politique et l'administration : « Le régime était donc purement représentatif, le *pouvoir* n'appartenait qu'aux représentants. » (sous-chapitre La Constitution de 1875, 1933 : 321 – 322) ou : « Le *pouvoir* réel appartient au Ministère qui dispose de la force irrésistible d'un gouvernement centralisé... » (sous-chapitre L'évolution politique, *id.* : 338). En plus, Seignobos mentionne les deux autorités rivales dans le monde de l'éducation : le gouvernement et le clergé (*id.* : 333). Celui qui a le pouvoir ou l'autorité peut décider la direction du développement du pays. Pour cette raison Seignobos considère que la politique est une partie importante de l'histoire.

Par contre, le thème de progrès est trouvé dans les sous-chapitres qui traitent les différents aspects de la vie des Français en dehors la politique : le développement industriel, les changements dans l'agriculture et dans la vie sociale. « La production des articles industriels était accrue dans des proportions qui auraient paru incroyables un demi-siècle plus tôt » (1933 : 324). Le progrès au XIX^e siècle était passionnant pour les contemporains, et aussi pour Seignobos. Il énumère les inventions pratiques, applications méthodiques, la vie matérielle, la science à la technique, la vapeur, l'électricité, les procédés de transport et de communication, agriculture commercialisé, les établissements de santé, la réforme scolaire, etc. (*id.* : 323 – 327, 332, 333). Après la Première Guerre mondiale Seignobos voit le progrès s'accélérer :

La tradition, les usages, la conduite, même le train de vie quotidienne sont bouleversés, jusque dans le fond des campagnes, par les effets des inventions récentes, l'automobile, le cinéma, la radiophonie (id. : 346).

Quant au thème de la liberté, Seignobos note que la liberté des jeunes filles bourgeoises est la plus visible (1933 : 330) : elles ont les nouveaux droits de sortir seules, de choisir leur mari, de se marier sans dot, d'acquiescer à l'indépendance économique, d'être admises dans les Facultés de médecine et de droit. Seignobos ajoute encore que la liberté des filles a accru également par la création des lycées et collèges de jeunes filles avec des enseignantes féminines laïques (id. : 334). La liberté touche chaque individu de cette période quelle que soit sa classe sociale :

L'industrie, le commerce, l'agriculture, stimulés par ces progrès, convergent de façon à produire une abondance inouïe d'objets propres à satisfaire les besoins ; l'humanité n'avait jamais connu pareille abondance. [...] La France seule augmentait sa production sans augmenter le nombre de ses habitants. Les Français ne sont pas devenus plus nombreux, ils ont vécu plus à l'aise. (id. : 327)

Le style de cet ouvrage par Seignobos est encore différent des deux ouvrages précédents. Dans *Histoire sincère de la nation française* le texte est objectif, informatif et très impersonnel. Il n'y a pas de dessins ou de photos et les sources ne sont pas mentionnées ni dans le texte, ni après.

Dans ce chapitre nous avons vu comment Seignobos décrit l'histoire par l'intermédiaire de ses ouvrages. Le premier ouvrage, *Introduction aux études historiques* contenait plusieurs remarques intéressantes sur la méthode de la science historique et sur la manière critique de Seignobos d'examiner les sources. Dans cet ouvrage l'histoire était traitée en général. Nous allons voir ces points en détail dans la conclusion. Les deux autres ouvrages, *Histoire de la civilisation ancienne* et *Histoire sincère de la nation française : essai d'une histoire de l'évolution du peuple français* ont été plus difficiles à examiner à cause de leur caractère plus superficiel d'un manuel scolaire. Pourtant, avec ces deux ouvrages nous avons réussi à connaître également quels sont les faits que Seignobos souligne dans son présentation de l'histoire d'une certaine période. Ici il s'agissait des histoires particulières selon l'accentuation de Seignobos.

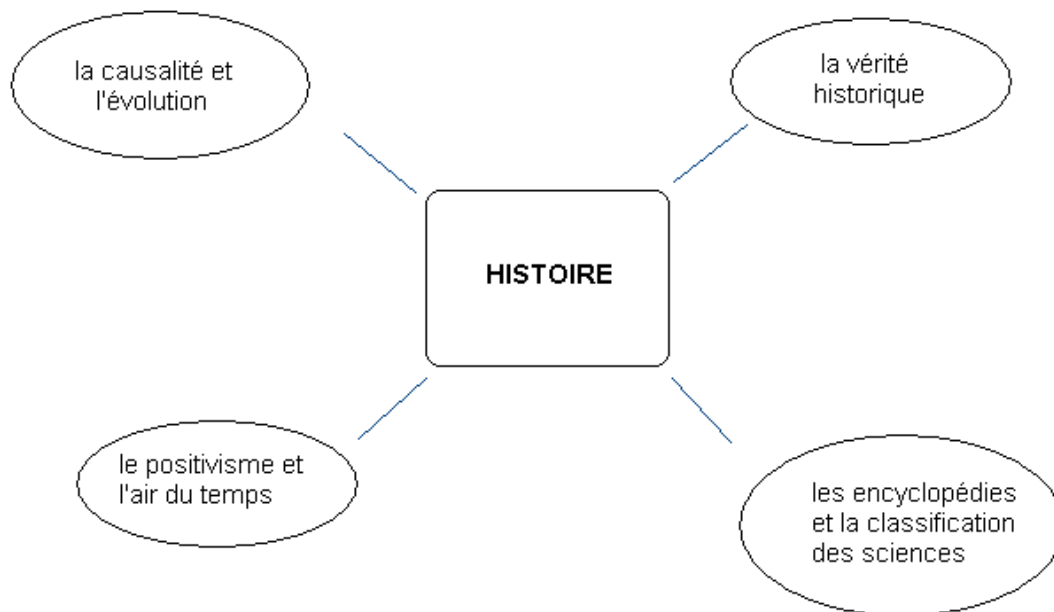
6. Conclusion

Dans ce travail, nous avons étudié le concept d'*histoire* du point de vue d'un historien français du XIX^e siècle, Charles Seignobos. Le cadre théorique de notre travail a été *l'histoire des concepts* et nous avons fait notre étude en étudiant premièrement la recherche historique en général et ensuite les notions de *concept* et d'*histoire des concepts* pour savoir comment le mot *histoire* peut avoir des significations différentes selon différents contextes, temps et lieux. Nous avons également vu comment les prédécesseurs et contemporains de Seignobos ont compris le mot *histoire*. Tout cela nous a aidés dans la recherche sur le monde de Seignobos.

Selon Seignobos, le caractère mixte de l'histoire produit une science de généralités qui est en même temps un récit d'aventures. Le critère le plus important de ce récit est qu'il doit être vrai. Dans la conclusion, nous allons premièrement examiner plus en détail, quels sont les critères de science chez Seignobos et comment ils se réalisent. Est-ce qu'il voit l'histoire comme une science et quels sont ses raisons ?

Deuxièmement nous analyserons la critique « seignobonienne » des sources. Comme nous avons vu, il a consacré une grande partie de son ouvrage *Introduction aux études historiques* à l'analyse des sources. Enfin nous observerons la construction des ouvrages historiques de Seignobos et finalement sa façon de décrire l'histoire.

6.1. Critères de science chez Seignobos



Comment Seignobos a-t-il compris la science historique ? Les deux thèmes soulevés par notre étude de l'œuvre de Seignobos étaient : sa quête de la causalité et de la vérité historique. Selon lui, l'histoire étudie les sociétés et leurs événements dans les différentes périodes et cherche des différences. Les actes humains sont différents selon les périodes et les pays. Le but de l'histoire est donc d'examiner les faits passés dans les périodes historiques et leurs différences en les situant dans leur contexte. Seignobos accentue la causalité de l'histoire ; il ne suffit pas de constater les faits historiques, il faut également les expliquer par leurs causes et par leur évolution.

L'objet de l'histoire est quelque chose de plus complexe que celui du monde physique et cet objet est toujours changeant, toujours unique. Seignobos pense également que l'histoire est un enchaînement d'accidents dont chacun est cause déterminante d'un autre. C'est pourquoi les causes, les conséquences et le développement doivent être pris en considération.

En ce qui concerne la vérité historique, selon Seignobos, il faut douter de tout. Seignobos a créé la méthode critique pour examiner toutes les sources, nous l'avons vu dans son ouvrage *Introduction aux études historiques*. Le titre de son troisième ouvrage présenté (*Histoire sincère de la nation française : essai d'une histoire de l'évolution du*

peuple français) montre que Seignobos a voulu être complètement sincère. Dans ses ouvrages, Seignobos avoue toujours s'il n'y a pas de sources fidèles ou si nous ne savons encore assez sur telle période ou tel événement. Seignobos est très sûr de lui et il a grande confiance en sa façon de faire de la recherche. Il déclare sa poursuite de la vérité et de la sincérité dans tous ses ouvrages et il souligne le fait qu'il n'obéit pas aux règles ou lois de n'importe qui.

Le doute méthodique de Seignobos n'aurait pas été nécessaire sans ouvrages historiques de son temps dans lesquels la vérité n'était pas encore reconnue. Seignobos mentionne le problème de la tendance à mélanger les faits réellement historiques et les faits fictifs dans quelques ouvrages dits « historiques » mais qui, pour lui, n'étaient que des romans historiques. En ce qui concerne les encyclopédies, il est intéressant de voir qu'aussi bien Voltaire que Littré ont chacun mentionné la vérité historique comme étant quelque chose d'essentiel dans la recherche historique.

Le troisième point qui a influencé l'opinion de Seignobos sur l'histoire comme science est le positivisme. Le problème de la science historique est qu'elle ne possède pas de théories ou lois justifiées comme dans les sciences naturelles. Dans ces circonstances le cœur de la pensée de Seignobos est que, face aux autres sciences, l'histoire a son propre mode d'existence. Il y a peu de choses universelles en histoire – elle est constituée du hasard et des accidents.

Comparé aux positivistes, Seignobos note que l'histoire est une science documentaire qui avec son mélange de faits hétérogènes diffère des autres sciences. Dans la recherche historique on utilise généralement des arguments non-universels tandis qu'en science naturelle les arguments universels sont la base de la validation scientifique. Il est impossible de créer les lois universelles quand il s'agit des faits uniques. Seignobos admet que l'histoire était en train de se constituer en science à son époque et qu'il y existait encore des obstacles. En tout cas Seignobos a notablement contribué à la naissance de cette science et nous voyons même un lien entre sa manière d'analyser méthodiquement les sources à la naissance des méthodes qualitatives dans les sciences humaines et sociales.

En même temps que Seignobos pense que la méthode de l'historien est de prendre en considération seulement les faits prouvés vrais et exacts, il admet qu'en science

historique on n'a pas besoin d'atteindre les faits difficiles à constater. Seignobos note également que l'histoire est la moins méthodique des sciences parce qu'elle est issue d'un genre littéraire, le récit. L'histoire n'est jamais en contact direct avec la réalité qu'elle décrit et pour cette raison Seignobos dit que « la méthode historique indirecte ne vaut jamais les méthodes directes des sciences d'observation ». Rappelons que Veyne disait que l'histoire n'a absolument pas de méthode.

Ce qui est commun avec Ranke et Seignobos, c'est que tous les deux tiennent en compte le contexte social de leur temps : le progrès et le développement sont des thèmes importants aussi dans la science historique du XIX^e siècle. La volonté d'être objectif unit Seignobos à cette citation suivante de Ranke (cité d'après Prost 1996 : 289) :

On a attribué à l'histoire la mission de juger le passé, d'enseigner le monde contemporain pour servir aux années futures: notre tentative ne s'inscrit pas dans des missions aussi hautes ; elle cherche seulement à montrer comment les choses ont vraiment été.

Pour conclure sur le positivisme, nous pouvons dire que l'air du temps et le développement incessant du XIX^e siècle ont influencé le point de vue scientifique de Seignobos. Le fait que les positivistes étaient des contemporains de Seignobos l'avait certainement aidé à la formation de sa propre idée de la science historique.

Nous avons également examiné comment les textes des encyclopédies voyaient la science historique et comment elle était connue dans les classifications des sciences contemporaines. Dans la période de Seignobos, l'étude de la science historique était déjà différente de celle de la période de Voltaire. Les notions que nous avons relevées dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert sont différentes de la façon de traiter le concept de l'*histoire* de Seignobos. Ce qui est intéressant à noter, c'est que Voltaire a écrit la phrase suivante déjà avant la naissance de la tendance positiviste : « Toute certitude que n'est pas démonstration mathématique, n'est qu'une extrême probabilité. Il n'y a pas d'autre certitude historique. » Selon Voltaire, il était aussi important d'avoir plusieurs témoignages pour un événement vrai. En ce qui concerne Littré, il a aussi mentionné les lois générales de la philosophie de l'histoire qui aident à séparer les faits réguliers et accidentels.

D'après notre étude, la classification de l'histoire parmi les autres sciences a beaucoup varié selon les sources : Comte la voyait seulement comme une branche de la science des corps organisés, tandis qu'Ampère la considérait déjà à part. Dans les encyclopédies actuelles, le *TLF* et le *Petit Robert*, l'histoire de la science historique est vue différemment : soit l'histoire était considérée comme différente de la philosophie, de la science, de la poésie et des beaux-arts, soit justement comme une branche de la philosophie. Seignobos lui-même pense que peut-être l'objet d'étude, les hommes, est un groupe si hétérogène qu'il est difficile de l'étudier ensemble. Il dit aussi que l'histoire ressemble aux sciences humaines descriptives qui étaient en train de naître au XIX^e siècle.

Pour conclure, il est clair que Seignobos reconnaît que l'histoire est quelque chose de spécifique – elle n'est pas une science naturelle mais quand même une science. À son époque, les seules sciences appréciées étaient celles qui utilisaient les méthodes des sciences naturelles. Seignobos a lutté contre cette idée en donnant à la science historique la place qui lui appartient et il a voulu le faire avec sincérité et logique.

6.2. Critique « seignobonienne » des sources

Le mouvement le plus remarquable du contexte de Seignobos était le positivisme. L'air du temps a tellement influencé Seignobos qu'il a voulu se séparer des positivistes. Voici une citation de la préface de l'ouvrage *Introduction aux études historiques* de Seignobos et Langlois (1899) :

Nous n'avons pas voulu enrichir d'un numéro la littérature si abondante de ce que l'on appelle ordinairement la « Philosophie de l'histoire ». Des penseurs, qui, pour la plupart, ne sont pas historiens de profession, ont fait de l'histoire le sujet de leurs méditations ; ils en ont cherché les « similitudes » et les « lois » ; quelques-uns ont cru découvrir « les lois qui ont présidé au développement de l'humanité », et « constituer » ainsi « l'histoire en science positive ». Ces vastes constructions abstraites inspirent, non seulement au public, mais à des esprits d'élite, une méfiance a priori, qui est invincible : M. Fustel de Coulanges [...] était sévère pour la Philosophie de l'histoire ; il avait pour ces systèmes la même aversion que les positivistes pour les concepts purement métaphysiques. A tort ou à raison (à tort, sans doute) la Philosophie de l'histoire [...] est déconsidérée. Que ceux qui la redoutent [...] soient avertis : il n'en sera pas question ici. (id. : V-VI)

Alors que les positivistes approchent l'histoire d'un point de vue philosophique, Seignobos la vit simplement comme le récit authentique des faits passés. Dans notre étude, nous avons trouvé que Seignobos voulait décrire le passé avec vérité mais sans les lois positivistes. Il a obtenu l'objectivité sans les méthodes des sciences naturelles en créant la méthode d'analyse de sources tellement détaillée qu'on n'avait pas besoin de lois universelles. Il faut mettre en doute aussi bien l'auteur que ses documents.

En ce qui concerne les concepts, il est fondamental de les mettre toujours dans leur contexte, de préciser leur cadre spatio-temporel. Le contexte de Seignobos apporte un désir de formuler une histoire des idées authentiques et recueillir des informations par des méthodes rationnelles. Ces idées doivent être basées sur les sources réelles et analysées d'une manière critique. Comme le disait Seignobos (1899 : 263) :

C'est depuis [50] ans que se sont dégagées et constituées les formes scientifiques d'exposition historique, en harmonie avec cette conception générale que le but de l'histoire est, non pas de plaire, ni de donner des recettes pratiques pour se conduire, ni d'émouvoir, mais simplement de savoir.

Prost utilise le mot *impartialité* (les historiens ne sont pas seulement objectifs) quand il réfère aux auteurs qui écrivent sur l'histoire avec un discours éthique. Parmi eux, il mentionne Seignobos :

Ils ont insisté sur la nécessité pour l'historien de prendre en compte la position de tous les acteurs, de faire preuve d'honnêteté intellectuelle, de mettre entre parenthèses leurs propres opinions, de faire taire leurs passions, et pour cela de s'efforcer d'abord d'élucider et de dépasser leurs implications personnelles. (1996 : 288-289)

Pour conclure sur l'étude critique des sources, l'hypothèse que nous avons au début du travail que Seignobos appréciait la critique des sources plus que ses contemporains, n'est pas entièrement fausse ou vraie. Même si ses prédécesseurs Voltaire et Littré, historiens reconnus, ont valorisé les sources et leur véridicité, cela ne montre pas la réalité entière. Sur la base de l'œuvre de Seignobos, nous avons eu l'impression qu'il existait plusieurs « historiens » qui ont utilisé les sources plus vaguement et que le temps était venu pour un historien critique comme Seignobos.

6.3. Construction des ouvrages historiques de Seignobos

En ce qui concerne les thèmes abordés dans les ouvrages différents, nous voyons des similitudes et des différences entre Voltaire, Littré et Seignobos. Les thèmes de Voltaire sont, par exemple, la classification de l'histoire, l'analyse des sources et l'utilité de l'histoire. Il traite aussi la certitude et l'incertitude de l'histoire et il nous explique également un peu des méthodes et du style d'écrire l'histoire. Littré appréciait aussi la vérité historique et il voyait l'histoire comme une forme d'art (la tragédie) dans laquelle les « scènes » sont construites autour des personnages principaux, mais en même temps, il s'intéressait à l'histoire des peuples en général.

La construction des articles de Voltaire et de Littré était très différente : le texte de Voltaire était du siècle des Lumières, époque à laquelle il était important de faire penser les lecteurs eux-mêmes et de les libérer du pouvoir dominant de l'Eglise. Voltaire était un philosophe qui défendait la liberté d'opinion mais en même temps critiquait les mauvais historiens. Quant à l'article de Littré, son approche encyclopédique était un répertoire des significations tandis que le texte de Voltaire semblait plus un essai sur l'histoire.

Par contre, Seignobos construit chacun de ses ouvrages différemment. *L'Introduction aux études historiques* est un manuel scolaire qui s'intéresse à la méthode historique davantage que ses deux autres ouvrages. Dans cet ouvrage, Seignobos étudie très profondément les moyens de la science historique et il nous semble qu'il est véritablement préoccupé de l'état de la science historique de son temps. Les ouvrages *Histoire de la civilisation ancienne* et *Histoire sincère de la nation française : essai d'une histoire de l'évolution du peuple français* sont construits purement autour les événements passés que Seignobos vise à expliquer le plus sincèrement possible.

Dans la construction historique, Seignobos pense qu'il est important d'examiner les conditions et les procédés, et d'indiquer le caractère et les limites de la connaissance. Seignobos dit que l'histoire doit toujours compter seulement sur les impressions du passé et notons que Veyne pense de même : l'histoire est toujours construite par l'intermédiaire de documents ou de témoignages. Pour mieux construire les ouvrages, les historiens font souvent un découpage du réel en domaines : économique, social, politique, culturel. En ce qui concerne la subjectivité des ouvrages historiques construits

selon la propre vision de chaque historien, Seignobos note que même si la construction historique est toujours une tâche individuelle, elle doit aussi être faite avec des précautions critiques.

Les thèmes qui sont importants pour Seignobos d'après son œuvre sont la politique, la vie administrative et à la religion, tandis qu'il a laissé un peu de côté les thèmes de l'économie, des arts et du côté social de la vie. Seignobos est convaincu que les événements politiques, auxquels par exemple les guerres et la religion sont liées, ont joué un grand rôle dans le développement du peuple français. L'évolution et le progrès du peuple français sont les faits principaux dans la construction d'un ouvrage historique de Seignobos.

En somme, la construction des ouvrages historiques dépend toujours du contexte : la période, la culture et le public doivent être pris en considération, de même que les sources authentiques. Dans les 30 ans qu'il y a entre le premier et le dernier ouvrage analysé de Seignobos, sa manière d'écrire a changé d'une défense ferme mais informative à une méthode plus descriptive et calme. Le contexte de la fin du XIX^e siècle de progrès et de succès éternels s'est transformé en période plus incertaine après la Première Guerre mondiale. L'histoire avait également obtenu une place plus crédible parmi les sciences grâce à l'émergence des autres sciences humaines et sociales.

6.4. Description de l'histoire

Selon Seignobos, la description est importante dans la science historique pour illustrer les caractéristiques des événements passés. Ensuite, après avoir constaté les faits, il faut expliquer leurs causes et leur développement dans le passé et il faut également penser aux conséquences possibles dans l'avenir. En somme, il faut toujours expliquer pourquoi le passé est tel qu'il est, et ce que cela signifie pour le présent et le futur.

Le problème de généraliser et de conserver tous les faits décisifs existe en science historique. La solution de Seignobos à cette difficulté est de maintenir tous les faits qui ont joué un rôle important dans l'évolution des hommes. Ici la différence entre les positivistes et Seignobos est que quand les positivistes essayent d'expliquer les faits passés par des « causes transcendantes », Seignobos admet qu'il a existé plusieurs progrès simultanés qui ne sont pas comparables.

En ce qui concerne les différents champs sémantiques autour du mot *histoire*, nous avons pu grouper deux champs importants : celui de l'évolution (progrès, développement, changement) et celui du récit (narration, art, conte). En plus de ses thèmes nous avons listé les adjectifs utilisés par Seignobos (littéraire, mentale, documentaire, subjective, imaginaire, fantaisie). En outre, l'histoire était auparavant, selon lui, seulement une branche de l'étude de la littérature, un genre littéraire. Et enfin, il a pensé que l'histoire est *individuelle* pour chaque historien.

Quant au style de Seignobos, il est différent dans le premier ouvrage comparé aux deux derniers : dans le premier, il est sérieux, critique et instructif, dans les deux derniers le style est d'une narration agréable, simple et sincère. Il utilise même des poèmes et des chansons pour décrire les événements passés. Dans tous ses ouvrages, Seignobos est plutôt objectif. Mais, une chose reste à critiquer : en même temps que nous avons une impression objective de Seignobos, nous voyons qu'il a été influencé par une attitude de sa période, celle de la supériorité de la race blanche et celle de l'Europe. À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, ceci était encore quelque chose qu'il fallait mentionner même dans les ouvrages scientifiques.

C'est entre Voltaire et Seignobos que les différences dans la manière de décrire l'histoire sont les plus grandes. Voltaire utilise une manière personnelle et narrative quand il décrit l'histoire tandis que Seignobos est beaucoup plus descriptif et directif. Il a un but éducatif dans ses ouvrages. Voltaire est plus présent dans son propre article, Seignobos par contre semble être resté en arrière-plan volontairement à cause du style de ses ouvrages scolaires. Seignobos nous donne de véritables méthodes pour examiner l'histoire, Voltaire se contente d'énumérer les erreurs faites pendant les périodes avant lui. Son but n'est pas pédagogique comme c'est le cas de Seignobos. Littré diffère de Seignobos et Voltaire en étant très absent de son texte. Pour cette raison, son article semble plus scientifique parce que nous sommes accoutumés aux textes encyclopédiques actuels dans lesquels l'auteur n'est pas subjectivement présent.

L'histoire, la discipline scientifique qui a commencé avec des récits oraux dans lesquels la vérité et la fiction se mélangeaient aisément avait déjà fait un long chemin avant la période de Seignobos. Le rôle de cet historien français est remarquable aussi bien dans

la définition scientifique de l'histoire que dans la recherche critique en général dans les sciences humaines. Il a défendu la position de l'histoire contre les positivistes et autres sceptiques qui pensaient que l'histoire ne méritait pas d'être considérée comme une science.

Bibliographie

Sources primaires

Centre National de la Recherche Scientifique, Institut de la Langue Française (1981) : *Trésor de la langue française - Dictionnaire de la langue française du XIX^{ème} siècle et du XX^{ème} siècle (1789-1960)*. Tome 9. Paris : Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique. <<http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>> (consulté le 14.11.2011)

Encyclopédie de Diderot et d'Alembert (1765) : <diderot.alembert.free.fr/H.html> (consulté le 26.4.2009)

La Grande Encyclopédie, Librairie Larousse, Paris, 1975, vol. 10, ISBN 2-03-000900-5

Langlois, Charles-Victor et Seignobos, Charles (1899) : *Introduction aux études historiques*. Paris : Librairie Hachette et Cie, 2. édition.

Littré, Emile (1885) : *Dictionnaire de la langue française*. Tome 2. Paris : Hachette.

La version électronique de Nouveau Petit Robert, cd-rom (2001), version 2.1.

Seignobos, Charles (1910) : *Histoire de la civilisation ancienne*. Paris : Masson et Cie Éditeurs, 5. édition.

Seignobos, Charles (1933) : *Histoire sincère de la nation française : essai d'une histoire de l'évolution du peuple français*. Paris : Presses Universitaires de France. 6^{ème} édition.

Société Edition Larousse, Encyclopédie et dictionnaires Larousse en ligne. <www.larousse.fr/LaroussePortail/encyclo/XHTML/EUL.Online/explorer.aspx#larousse/39991/11/histoire> (consulté le 27.4.2009)

Références

- Ampère, André-Marie (1843) : *Essai sur la philosophie des sciences*.
www.archive.org/details/essaisurlaphilos00amp (consulté le 4.12.2011)
- Bevir, Mark (1999) : *The logic of the history of ideas*. Cambridge University Press.
- Branca-Rosoff, Sonia et Guilhaumou, Jacques (1998) : De « société » à « socialisme » : l'invention néologique et son contexte discursif. *Langage et société* n° 83/84 – mars/juin 1998. 39-77.
- Comte, Auguste (1830) : *Cours de philosophie positive*. 1^{er} tome. Paris, Rouen frères, Libraires-Éditeurs.
- Guilhaumou, Jacques (2001) : *L'histoire des concepts : le contexte historique en débat*, *Annales. Histoire, sciences sociales*, 56 (3), p. 685 – 698. De Persée, Revues scientifiques. Portail de revues en sciences humaines et sociales. www.persee.fr/web/revues/home (consulté le 5.12.2011)
- Hyvärinen, Matti et al. (éd.) = Jussi Kurunmäki, Kari Palonen, Tuija Pulkkinen et Henrik Stenius (2003) : *Käsitteet liikkeessä. Suomen poliittisen kulttuurin käsitehistoria*. Tampere, Vastapaino.
- Kalela, Jorma (2000) : *Historiantutkimus ja historia*. Helsinki : Gaudeamus Kirja.
- Kirkinen, Heikki (1987) : *Historian rakenteet ja voimat : johdatus historianfilosofiaan*. Helsinki : Kirjayhtymä.
- Koselleck, Reinhart (2002) : *The Practice of Conceptual History. Timing History, Spacing Concepts*. Stanford, California : Stanford University Press.
- Palonen, Kari (2008) : *Kaksi politiikan käsitettä dans Avauksia poliittiseen ajatteluun*. Éd. Paul-Erik Korvela et Kia Lindroos. Helsinki / Jyväskylä : Minerva Kustannus Oy.
- Prost, Antoine (1996) : *Douze leçons sur l'histoire*. Paris : Éditions du Seuil.
- Veyne, Paul (1971) : *Comment on écrit l'histoire – essai d'épistémologie*. Paris : Éditions du Seuil.
- Zetterberg, Seppo (éd.) et al. (1988) : *Maailmanhistorian pikkujättiläinen*. Helsinki : WSOY.